

1°R  
1195



LI  
ECCLE  
de TOUL  
33.R

LE MARTYRE

10R

DE LA GLORIEUSE

1195

S<sup>TE</sup>. REINE

D'ALYSE.

TRAGEDIE

Composée par M<sup>s</sup>. CLAUDE TERNET,  
Professeur es Mathématiques, & Arpenteur  
Juré pour le Roi au Châlonois.

*Dédite à Monseigneur l'Evêque d'Autun.*



A TROYES,



Chez PIERRE GARNIER, Imprimeur-Libraire  
rue du Temple.

---

*Avec permission.*



En prison elle apperçoit,  
Une Croix qui la consoloit.

89.778



A  
MONSEIGNEUR  
L'ILLUSTRISSIME  
EVÊQUE D'AUTUN.  
MONSEIGNEUR,

VOICI une grande sainte, qui desire de  
rechef d'ensanglanter les fertiles Collines  
d'Aiyse; mais elle qui n'a pas craint autre-  
fois de se presenter devant le cruel Olibre,  
appréhende néanmoins d'entrer en cet Am-  
phitéâtre de la France, où il y a autant  
d'opinions que de Spectateurs, sans avoir  
l'approbation de Votre Grandeur. Si vous  
considérez celle qui vous parle, vous ne lui  
devez pas refuser ce devoir, puisqu'elle  
est née dans votre Diocèse, en un lieu qui  
vous appartient, & qu'au tems des plus  
cruelles persécutions de l'Eglise, elle n'a  
pas épargné le plus précieux de son Sang  
pour la confession de la Foi Orthodoxe. Les  
Miracles qui se font journellement par les

mérites de cette Sainte, vous y doivent davantage obliger ; Vous, MONSEIGNEUR, qui passez pour une des plus grandes Lumières de la Chrétienté, & vos éclatantes Vertus qui vont au-delà des plus sublimes pensées & des plus riches expressions, vous font passer pour un miracle de la Nature, & un Chef d'œuvre de la divine sagesse : Mes respects & mon silence tiennent lieu d'éloquence & d'esprit, espérant que votre bonté recevra cette Tragédie d'aussi bon cœur que vous la présentez celui qui désire d'être toute sa vie,

MONSEIGNEUR,

*De Votre Grandeur,*

Le très-humble & obéissant Serviteur,

CLAUDE TERNET.



## ARGUMENT

DE LA PRÉSENTE TRAGÉDIE.

SAINTE REINE prit sa naissance dans l'illustre Cité d'Alyse, située en la Gaule Celtique, au Diocèse d'Autun & pays d'Auxois, au Duché de Bourgogne, d'une des plus Nobles Familles de la Province. Son Pere s'appelloit Clément, fort attaché à la superstition payenne. Sa mère ayant payé le tribut à la Nature incontinent après sa naissance, elle fut mise entre les mains d'une Nourrice Chrétienne, qui la fit baptiser, l'instruisant en la Religion Catholique selon que son âge portoit. Son Pere & ses Parens tâchoient de l'en détourner tant qu'ils pouvoient, jusques à la menacer de la faire tôt mourir ; mais par la grace de Dieu, toutes ces furieuses vagues se brisoient contre le rocher de sa constance inébranlable.

Olibre, Lieutenant de l'Empereur en France étant venu à Alyse pour informer contre les Chrétiens, on lui présenta cette noble Vierge, qui reluisoit en beauté sur toutes les Filles de son temps, comme le Soleil emporte le prix sur les Etoiles. Si tôt que ce Tyran l'eut aperçue, il fut tellement épris de sa beauté, qu'il lui promit que si elle vouloit adhérer au Paganisme & à ses Sacrifices abominables, il la rendroit la première des Gaules : l'ayant refusé, il la fit mettre en prison jusqu'à son retour d'Allemagne. Il l'invite alors à offrir de l'encens à ses

fausses Divinités, la Vierge meprisant ses promesses, & se moquant de ses menaces, il la fit étendre sur un cheval et battre de verges, tant qu'elle tiroit les larmes des yeux de ceux qui la regardoient. Olibre enragé de dépit, lui fit déchirer la chair avec des peignes de fer, puis il la fit reconduire ainsi ensanglantée en prison, où passant la nuit en prieres, elle aperçut une Croix qui sembloit toucher de la Terre au Ciel, & une Colombe assise au haut qui la salvoit, l'avertissant, que bientôt elle recevoit la Couronne de gloire pour recompense de ses travaux dont la Vierge sentit son courage enflammé plus fort qu'au paravant. Le lendemain Olibre la fit de-rechef étendre sur le cheval et brûler les côtés avec des lampes ardentes, puis la fit jetter pieds & mains liées dedans une cuve pleine d'eau froide: l'eau se changea en rosée, ses liens se rompirent, la terre trembla, & la Colombe qui lui étoit apparue la nuit se posa visiblement sur sa tête, dont 850 personnes se convertirent. Le Tyran crévant de dépit, pour dernier remède lui fit trancher la tête. Au lieu où elle tomba il y sourdit une Fontaine miraculeuse. Son ame à la vue d'un chacun fut honorablement portée par les Anges au Ciel, & son corps fut enterré par les Chrétiens à Alyse.



NOMS DES ACTEURS.

- SAINTE REINE.  
PHILOMENE, Nourrice de Ste. Reine.  
CLEMENT, Pere de Ste. Reine.  
LEONICE, Tante de Ste. Reine.  
OLIBRE, Lieutenant de l'Empereur.  
LUCIE, son Confident.  
FULCE, premier Soldat.  
ÉTIE, second Soldat.  
ENCLASTRE, Geolier.  
EVANDRE, Bourreau.  
NICAN, Valet du Bourreau.  
CHŒUR DU PEUPLE.  
L'ANGE, en forme de Colombe.

---

La Scène est à Alyse dans la Chapelle de  
Sainte Reine.



*De son sang pendant sa vie,  
Une fontaine est jaillie.*



9  
**TRAGÉDIE**  
 DE  
**SAINTE REINE**  
 VIERGE ET MARTYRE.

---

ACTE I.  
 SCENE PREMIERE.  
 PHILOMENE STE. REINE.  
 PHILOMENE.

**R**EINE, mon doux souci, objet rare & charmant,  
 Qui êtes de mes sens l'unique mouvement,  
 Sujet de mes amours & de ma sainte envie,  
 Que j'aime après Dieu, comme ma propre vie;  
 Mon Dieu juste & élément, benin & gracieux.  
 Qui m'a fait l'instrument pour vous ouvrir les Cieux :

Je lui rend tous les jours mille graces infinies,  
 D'avoir par sa bonté nos volontés unies  
 A ce céleste Epoux, ce Phœnix des amans,  
 Qui enivre les cœurs d'heureux contentemens,  
 Attire les desirs, & échauffe les ames  
 Des brasiers éternels de ses plus pures flâmes.

STE. REINE.  
 Oui ma chere Nourrice, oui Md<sup>e</sup>. c'est vous,

De qui me vient ce bien que je connois l'époux  
 qui me fort des cachots de l'ombreux paganisme  
 Pour vivre sous les loix du vrai Christianisme ;  
 Mais puisque nous avons un honnête loisir ,  
 Que nos troupeaux laineux reposent à plaisir ,  
 De grace contez moi au frais de ce feuillage ,  
 Comment j'ai délaissé cet horrible esclavage.

PHILOMENE.

Vous n'aviez pas un mois que la Parque sans  
 yeux ,

Fit plonger votre Mere ès palus stigeux ,  
 Sans connoître le Dieu qui fit le Ciel & l'onde ,  
 Et la terre abaissa dans le centre du monde :  
 Votre Pere étonné dans ces tristes allarmes ,  
 Vous prit entre ses bras vous arrosant de larmes ,  
 Puis vint à jointes mains , me prier d'avoir soin  
 De vous alimenter en ce pressant besoin ;  
 Je l'accepte aussi tôt , & dans ce saint office  
 J'accomplis le devoir de Mere & de Nourrice ,  
 Substantant votre corps du nectar de mon sein ,  
 Et votre noble esprit d'un mets plus souverain :  
 A peine marchiez-vous d'une jambe tremblante  
 Que je vous aprenois l'Oraison excellente ,  
 Qui succinte comprend tout ce qui nous défaut ,  
 Le Symbole de la foi , le Décalogue haut ,  
 Les dons du S. Esprit , les fruits que l'on en tire ,  
 Pour peupler les vertus & les vices détruire ;  
 Ainsi vous ayant fait duement catéchiser ,  
 Au Lavatoire saint je vous fis baptiser ,  
 Afin de vous tirer de ce cruel servage ,  
 Où la coulpe d'Adam tous les mortels engage ;  
 C'est le vrai sceau qui grave en votre noble esprit  
 Cette adorable Loi de mon doux Jesus Christ ;  
 Puis donc que vous l'avez saintement embrassée

Quand de tous vos parens vous seriez délaissée ,  
 Ne craignez leur fureur ne craignez leur courroux ,  
 Confortez vous en Dieu votre fidel Époux ;  
 Soyez comme un rocher ferme & inébranlable :  
 Quand il faudroit souffrir la mort épouvantable  
 & les plus grands tourmens qu'on puisse excogiter  
 Ne l'apprehendez point , & tâchez d'imiter  
 Votre aimable Jesus ; contemplez les merveilles  
 Qu'il a fait pour nous tous , ses douleurs nom-  
 pareilles ,

Sa couronne , ses fouets , ses durs cloux & sa croix  
 Et vous voudrez pour lui mourir dix mille fois.

STE. REINE.

Soit bénie à jamais cette heure fortunée ,  
 Que du Ciel éthéré je fus prédestinée ;  
 C'est à vous après Dieu , à qui je dois ce bien ;  
 J'offre à mon bien aimé ce cœur qui est tout sien :  
 J'adore mille fois sa haute Providence ,  
 Qui défilant mes yeux de l'obscur ignorant ,  
 M'éclaira du flambeau de la divine foi : ( Roi ,  
 Mon Dieu , mon bien , mon tout , mon Jesus & mon  
 Si donc il faut pour lui souffrir dix mille peines ,  
 tant qu'il me fournira de sang dedans mes veines  
 Que j'aurai de plaisir ! ô que j'aurai d'honneur  
 De l'épancher pour lui ! quel suprême bonheur !  
 Si sa grande bonté veut me faire la grace  
 De suivre des Martyrs la glorieuse trace.

PHILOMENE

Ma fille , qu'il me plait d'ouïr votre désir ,  
 Et qu'un brasier tout St. votre cœur vient saisir ,  
 Dans le commencement d'une tendre jeunesse ,  
 Votre gentil esprit a beaucoup de sagesse ;  
 Jesus vous la maintienne & accroisse toujours ,  
 Vous faisant habiter ès éternels séjours.

## S C E N E I I.

CLEMENT. LEONICE. STE. REINE.

C L E M E N T.

**H**élas ! ma chere sœur, quel Dieu / quel  
ciel ou astre,  
Verse dessus mon chef un si cruel désastre ?  
Quelle fatalité, ou bien quel sort trompeur /  
Quel cruel désespoir ! quel extrême malheur /  
De n'avoir ici bas qu'une petite fille,  
Le miroir des beautés & l'honneur de la Ville,  
Et sçavoir qu'elle suit la superstition  
De ce Christ, qui s'épanche en toute nation,  
Méprisant de nos dieux les grandeurs immortelles  
Pour d'un crucifié suivre les loix nouvelles ;  
Que ferai-je à cela ?

L E O N I C E.

Ah ! mon frere, vraiment,  
Avant que de rien croire, il faut premièrement  
Savoir d'elle en tout cas, si elle est si peu sage  
De faire cette injure à tout son parentage,  
Abandonnant ainsi la Loi de ses Majestés,  
Pour suivre des chrétiens la secte & les erreurs.

C L E M E N T.

Votre avis est très-bon, discrète Leonice,  
Et pour le m'eux sçavoir allons chez sa Nourrice;  
Doublons un peu le pas, quoique cet âpre mont  
Soit bien rude pour moi j'en ai la sueur au front ;  
Mais l'extrême désir de lui parler me presse,  
Je n'ai que déplaisir, que deuil & que tristesse,  
Et ne puis recevoir de consolation,  
Que je ne sache au vrai sa résolution.  
Ma fille, êtes-vous là ?

D E S A I N T E R E I N E.

13

S T E. R E I N E.

Que vous plait il, mon Pere ?

C L E M E N T.

Ma fille dites moi, vous qui m'êtes si chere,  
Vous que j'aime si fort & si parfaitement,  
Vous qui êtes ma joye & mon contentement,  
Qui devez être un jour de ma blanche vieillesse  
L'apui, le doux soulas, l'espoir & la liesse ;  
Est-il possible hélas ! dites moi franchement,  
Reine, que vous ayez si peu d'entendement  
De quitter notre loi, pour prendre, misérable,  
Du fils d'un charpentier la Loi vitupérable ?

S T E. R E I N E.

Mon cher Pere, je veux vous dire franchement  
Que j'adore Jesus auteur du Firmament,  
Qui prit notre nature es flancs d'une pucelle,  
Pour laver dans son sang la coulpe originelle ;  
Coulpe hélas ! qui privoit les homes malheureux  
De l'aimable séjour des Anges bienheureux :  
Non fils de St. Joseph, cher Époux de sa Mere,  
Mais du Dieu Immortel, engendré de son Pere  
De toute éternité, & né en tems & lieu  
De cette Ste. Vierge, vrai homme & vrai Dieu,  
Par l'opération & Mystere adorable,  
Du sacré St. Esprit : Dieu juste & immuable,  
Tout puissant, tout parfait, tout beau, tout  
glorieux,

Qui éternellement régnera dans les Cieux :  
C'est ce doux Rédempteur, c'est ce vrai Dieu,  
mon pere,  
Seul digne d'être aimé, que j'adore & révere,  
Et non pas comme vous, des dieux d'or & de  
bois,  
Dénués de pouvoir, de parole & de voix.

TRAGÉDIE  
CLEMENT.

O malheureuse fille ! ô engeance maudite !  
Les dieux te puniront comme tu le mérites :  
Si tu ne quitte en bref la détestable erreur :  
Semée depuis peu par ce faux imposteur : [ mes  
Croire un Dieu immortel que deux cens mille a-  
Ont vu mourir en croix par des tourmens infames !

ST E. R E I N E.

Il est vrai qu'il est mort pour notre iniquité ;  
Mais le troisième jour il est ressuscité.

C L E M E N T.

Les siens l'ont dérobé, puis ils ont fait accroire  
Qu'il est ressuscité tout rayonnant de gloire.

ST E. R E I N E.

Les Juifs ont inventé ce mensonge aparent,  
Les gardes corrompues par or & par argent,  
L'Ange, les vêtemens, l'heureuse Madelaine,  
Ses compagnes aussi en sont preuve certaine :  
St. Thomas qui lui mit ses doigts dans le côté,  
Fait preuve assurément de cette vérité :  
Et mon Sauveur qui tient en main les destinées,  
Ayant prédit qu'après quatre fois dix années,  
Certe Ville autrefois l'honneur de l'Univers,  
Pour ce grand Déicide & crime trop pervers,  
Verroit ses citoyens, leur enfans & leurs femmes  
De famine affligés, renversés sous les lames,  
Ses superbes palais & ses beaux bâtimens,  
Entièrement rasés jusqu'aux fondemens,  
Et ne pardonna point à ce merveilleux Temple,  
Où l'hôte St. son Dieu d'un œil ravi contemple.

C L E M E N T.

Ce n'est pour ce sujet que ce peuple méchant  
Passa sous la fureur du coutelas tranchant ;  
Son désastreux malheur n'arriva d'assurance,

Que d'avoir méprisé de César la puissance.

ST E. R E I N E.

Mon pere, n'en doutez, car il est très-certain  
Qu'il est ressuscité ce grand Dieu souverain ;  
Après être apparu aux Apôtres & aux Femmes,  
A ses amis secrets & aux fideles ames,  
En leur parlant du Ciel & mangeant avec eux,  
Une nuée, enfin le déroba à leurs yeux ;  
A l'entour voloient mille bandes ailées,  
Qui tous l'accompagnoient es voûtes étoilées,  
Chantant son loz sacré en dix mille beaux vers,  
Et remplissant les airs d'harmonieux concerts ;  
Envoyant par après à sa Troupe fidelle  
L'Esprit Consolateur, qui d'amour & de zele  
Les ayant tous remplis, ont prêché en tout lieu  
Qu'il étoit le Messie & le vrai fils de Dieu.

C L E M E N T.

Je vois bien ce que c'est, vous voilà resoluë  
De suivre cette Loi par puissance absolue :  
Mais étant votre pere, n'ai je pas le pouvoir  
De vous faire, en un mot, suivre votre devoir ?  
Une fille bien sage doit obéir à son pere ;  
Et vous croyez plutôt une fiere mégere,  
Une fiere lamie, une peste, un venin,  
que moi qui vous chéris comme un pere benin,  
Mais je jure le Ciel, que dedans ma colere,  
Je vous ferai sentir tout le pouvoir qu'un Pere  
A dessus son enfant ; usant de châtement,  
Je vous punirai si extraordinairement,  
Que la postérité fera cas de mon zele,  
Pour avoir corrigé une fille rebelle.

ST E. R E I N E.

Il est très-véritable, & Dieu le veut ainsi,  
Qu'un enfant bien aîné doit avoir du souci

D'honorer ses parens, leur porter révérence,  
 Les aimer, les chérir avec obéissance  
 Selon droit & raison; mais ils ne doivent pas  
 Tellement s'écarter, & en faire du cas,  
 Qu'abandonnant leur Dieu au péril de leurs ames  
 Ils encourent d'enfer les supplices infâmes:  
 Je mourrai bien plutôt que pour respekt humain  
 Je transgresse les loix de mon Dieu souverain.

C L E M E N T.

Fuis, fuis de devant moi, maudite créature,  
 Qui violant les droits du Ciel & de nature,  
 Veut de foibles raisons mon pouvoir s'indiquer:  
 Qu'en dites-vous, ma sœur?

L E O N I C E.

On se doit appliquer  
 A ne souffrir les siens être de Loi contraire.

C L E M E N T.

Et d'user de rigueur ne puis-je pas le faire?  
 Mais je vous prie aussi de lui parler encor,  
 Vos discours sont fluans & coulent comme l'or;  
 Peu être pourriez-vous émouvoir son courage,  
 Et dessus son esprit avoir quelque avantage.

## S C E N E III

L E O N I C E. S T E R E I N E.

L E O N I C E.

**R**EINE prêtez silence aux accens de ma voix  
 Je veux vous témoigner l'amour que je  
 vous dois;

Mais pourquoi êtes vous rebelle à votre pere?  
 Tâchez vous toujours de le mettre en colere?  
 Lui qui vous chérit tant, lui qui vous aime mieux  
 Mille fois que son cœur, mille fois que ses yeux,  
 Considérant en vous tant de beautés écloses,

Tant

Tant de lys, tant d'œillets & d'odorantes roses,  
 Et recherchée aussi de plusieurs grands Seigneurs  
 Croyant vous voir bientôt savourer les douceurs  
 D'un hymen chaste & saint, & de si belle souche  
 Naître des rejettons d'une si chaste couche:  
 Vous voulez donc enfin, ingrater, tenaillier  
 Son cœur plein de tristesse, & tant le travailler  
 d'ennuyeuses langueurs, que vous aurez la gloire  
 De l'envoyer bientôt deffous la tombe noire?  
 O barbarie étrange! ô dure cruauté!  
 O cœur plein de malice & de déloyauté!

S T E. R E I N E.

Madame c'est à tort que me donnez ce blâme,  
 J'aime mon pere autant que j'ai aimé ma propre  
 ame:

Il devroit louer Dieu & priser mon dessein;  
 Car Jesus comme à moi lui tend déjà la main;  
 Si quittant ses erreurs & son Idolâtrie,  
 Il lui donne son cœur, & son ame & sa vie:  
 Dieu nous appelle tous & même il vous prévient,  
 S'il ne se sauve pas, c'est à lui seul qu'il tient;  
 S'il meurt en cet état, il est très-manifeste,  
 Qu'il ne jouira pas de la gloire céleste;  
 Car personne ne peut hériter de ce lieu,  
 Si ce n'est par le Sang de ce vrai Fils de Dieu.

L E O N I C E.

Je ne vous parle plus, je perds ici ma peine;  
 Vous êtes, je vois bien, téméraire & hautaine,  
 Vous devriez devant nous, humble, vous abaiss  
 ser:

Les Dieux qui les malfaits ne veulent pas laisser  
 Impunis, vengeront es noirs flots du Cocyte  
 Votre rébellion & votre démerite.

B

## SCENE IV.

CLEMENT. LEONICE. STE. REINE.

PHILOMENE.

CLEMENT.

**L**eonice ma Sœur, que vous a-t'elle dit ?  
Avez-vous arraché de son crédule esprit  
Cette maudite erreur qui la rend misérable ?  
Dans cette opinion est-elle inviolable ?

LEONICE.

Son cœur paroît plus dur que le ferme rocher ;  
les discours plus charmans ne la peuvent toucher ;  
De tout ce que j'ai dis, elle en fait moins de  
compte ,

Que le superbe écueil qui la vague surmonte.

CLEMENT.

O désastre cruel ! ô pertinacité  
Des filles de ce tems ! quelle témérité !  
Quel sot zele impieux ! c'est vous, ô Philomene  
Qui faites qu'ès erreurs son esprit se promene,  
C'est vous qui la païssez de ces fantômes vains :  
Que j'eusse bien mieux fait, si l'ôtant de vos  
mains ,

Je l'eusse fait nourrir du sang d'une Lionne,  
D'une fiere Tygresse, ou d'une ourse félonne ;  
Car elles n'ont pas tant que vous de cruauté,  
De rage, de fureur & de déloyauté,  
Mais puisqu'il n'y a rien cruelle, qui te touche,  
tu deviens beaucoup plus que ces bêtes, farouche  
De ton cher géniteur commence à t'apprcher ;  
Fais comme un légistron. repais toi de sa chair ;  
Mon sort seroit bien doux, si ta main furieuse  
Vouloit tôt terminer une vie malheureuse :

Mais puisque tu te plais à voir couler mes pleurs  
Que je voie promptement la fin de mes douleurs  
Apelle à ton secours ta barbare Nourrice,  
Afin que mieux ta rage & fureur s'accomplisse ;  
Mais, suis-je maintenant un lâche devenu,  
Ayant le front ridé & le poil tout chenu ?  
Quoi ! suis-je transformé d'Achiles en sot Ther-  
siste ?

N'ai je plus de vigueur, de force & de mérite ?  
Oui, oui je puis encore vous mettre à la raison,  
Et vous bien châtier quand il sera de saison.

PHILOMENE.

Monsieur, vous avez tort de m'appeller barbare,  
Pour vous avoir nourri une fille si rare,  
Et l'avoir bien instruite en la loi du vrai Dieu,  
Qui doit être adoré & servi en tout lieu.

CLEMENT.

C'est le juste sujet qui me met en colere :  
J'aimerois mieux la voir mourir de mort amere,  
Par les dents d'un lion ou d'un loup affamé,  
Ou de mille couteaux voir son cœur entamé,  
Que de la voir sujette à une Loi nouvelle,  
Méprisant de nos dieux la grandeur immortelle :  
Je vous commande donc de la dissuader.

PHILOMENE.

Vous perdez votre peine à me le commander.

CLEMENT.

Je veux que tu le fasse, & que tu m'obéisse.

PHILOMENE.

Nous souffrirons plutôt le plus cruel supplice  
Qui se puisse inventer.

STE. REINE.

Mon Pere, ne croyez  
Que nous ayons ainsi les esprits dévoyés,

De penser me fléchir votre espérance est vaine,  
 Vous perdrez votre tems, vous perdrez votre  
 peine :

Quand vos discours seroient plus coulans que  
 le miel,  
 Pour vous nous ne voulons perdre les biens du  
 Ciel.

CLEMENT.

Tu t'en repentiras, fille dénaturée,  
 Car devant qu'il soit peu, tu es bien assurée  
 Que tu ressentiras ce que c'est d'offenser  
 Un pere qui ne peut cette iniure effacer.

SCENE V.

CLEMENT. LEONICE.

CLEMENT.

**S**ortez des creux enfers, fieres soeurs Eume-  
 nides,

Pour punir les forfaits des filles parricides /  
 Puisque tous les tourmens qu'on peut trouver  
 cy-bas,

Les gênes, les cailloux, les sanglans coutelas,  
 Les chevalets, les feux & les autres suplices,  
 Sont peu de chose au prix desesgrands maléfices:  
 Je n'ai qu'un seul enfant, & je vois, ô pitié!  
 Qu'elle n'a pour son pere un seul trait d'amitié:  
 Elle voudroit bien voir mon foible corps des-  
 cendre

dans un sépulchre noir pour se réduire encendre:  
 A ces forts sentimens je ne puis résister:  
 Mon mal est sans remède, il la faut contenter,  
 Mais avant que d'aller à la mortelle rive,  
 Il faut que par ma main la cruelle y arrive.

LEONICE.

Mon frere, gardez-vous d'avoir ce sentiment,  
 Voudriez-vous tremper si inhumainement  
 Vos mains dans votre sang? Il ne faut pas qu'un

Pere

A l'endroit d'un enfant soit cruel & severe:  
 Le tems ramene tout: quand cette jeune ardeur  
 Qui la fait obstiner, sera dans sa froideur,  
 Vous la verrez plus douce, & viendra sans dou-  
 tance,

Demander à genoux pardon de son offense;  
 Puis reconnoissant les grands dieux immortels,  
 Offrira de l'encens à leurs dévôts Autels.

CLEMENT.

Et lorsque je serai dans ma triste demeure,  
 Tout seul & désolé, il faudra que je meure;  
 Hélas, je n'aurai plus de consolation.

LEONICE.

Frere, prenez courage en votre affliction,  
 Vous ne pouvez aller contre les destinées,  
 Qui ont si sagement toutes choses ordonnées:  
 Il faut s'y conformer & laisser faire aux dieux,  
 Qui sont comme il leur plait, en terre & dans  
 les Cieux.



## ACTE II.

## SCENE I.

OLIBRE. LUCIE.

OLIBRE.

**A**insi que j'ai dompté dans le cœur de l'Asie,  
 Les Bactres, les Hircans, la Parapamisie,  
 Les Parthes, la Perse, l'Albe & le fier Médois,  
 Et fait du sang humain rongir les champs Indoïs,  
 Qui ai au grand César rendu assujettie  
 La Sérique, la Tane & la froide Scythie;  
 La Piside & Byrthin, à leur dam n'ont ils pas  
 Senti la pesanteur de mon robuste bras ?  
 L'Arabe, le Syrien, la belle Palestine,  
 Se voulant prendre à moi ont trouvé leur ruine ;  
 Bref, il n'y a pas un coin dedans tout l'Orient,  
 Qui ne sache que vaut mon glaive foudroyant ;  
 Tant de braves soldats & de grands Capitaines  
 à qui j'ai commandé sont témoins de mes peines  
 Et que je n'épargnois ni le feu, ni le fer,  
 Pour ces féditieux & mutins étouffer ;  
 Mais principalement cette maudite engeance  
 Qu'on appelle chrétiens conoissent ma puissance,  
 Car pour exterminer ces malheureux bannis,  
 Je les ai châtiés de tourmens infinis : [ moire  
 Les dieux, les puissans dieux auront toujours mé-  
 Comme je fus jaloux de conserver leur gloire,  
 Sachant ce que j'ai fais contre ces contempteurs  
 Qui veulent mépriser leurs suprêmes grandeurs :  
 Or que de nouveau ce Monarque invincible,  
 M'envoie en Occident comme un foudre terrible  
 Pour écraser la tête à ces féditieux ;

Si j'en trouve quelqu'un, qui trop audacieux  
 Prévarique ses loix, ou qui malheureux, ôse  
 Contre moi s'oposer, dès l'heure je propose  
 Qu'il n'y a ni destin, ni favorable sort,  
 Qui les puisse exempter des rigueurs de la mort :  
 Tu fais mon cher ami comment depuis Marseille  
 Ceux qui à mes desseins n'ont pas prêté l'oreille  
 Ont tous été traités ; & Alyse soudain  
 Saura ce que lui vaut d'offenser le Romain.

LUCIE.

Il est vrai qu'autrefois les fiers peuples des Gaules  
 Refusoient de porter sur leurs fortes épaules  
 Le joug Capitolin, & que Jules César  
 Les ayant entrepris, courut bien du hasard ;  
 Mais pourtant la valeur de cette ame Royale,  
 Les rendit tous sujets à l'Aigle Impériale :  
 Vous donc qui l'égaliez en force & en pouvoir,  
 Ne pouvez-vous pas les contenir au devoir,  
 Et punir promptement cette chrétienne race,  
 Qui méprise nos loix d'une insolente audace ?

OLIBRE.

Je le puis, je le veux, sus, allez de ce pas  
 Dans mon camp, & soudain dites à mes soldats  
 que ceux qu'ils trouveront, hôte, femme, ou fille,  
 Qu'on les faisisse tous d'une façon subtile,  
 Qu'ils soient tous garotés de longs & forts liens,  
 Car on m'a averti qu'ils sont tous magiciens :  
 Mais quand je les tiendrai entre quatre murailles,  
 Ils ne pourront jamais m'échaper, ces canailles,  
 Puis s'ils ne veulent pas encenser à nos dieux,  
 Je leur ferai souffrir des tourmens furieux.

LUCIE.

C'est raison, Grand Préfet, que je vous obéisse,  
 Je m'envais promptement accomplir mon office.

## SCÈNE II.

PHILOMENE. STE. REINE.

PHILOMENE.

**R**eine, voici le tems, voici noble pucelle,  
L'agréable faison où le Ciel vous appelle ;  
C'est maintenant qu'il faut les armes à la main,  
Combattre les desseins d'Olibre l'inhumain,  
Qui tout plein de fureur, de colere & de rage,  
A juré des Chrétiens la perte & le dommage :  
Méprisons, méprisons ses plus cruels efforts,  
Ne craignons point celui qui peut tuer les corps ;  
Mais le Dieu tout-puissant qui sous la froide lame  
Peut faire en un moment périr le corps & l'ame :  
S'il faut mourir pour lui, ne craignons les tourmens,

Cherchons dedans les feux des rafraichissemens :  
Que le dur chevalet, les rouës & les suplices,  
Soyent nos ébattemens & fissent nos délices ;  
Car mille ans ici bas de tourmens & de pleurs,  
Sont moins qu'un jour de joie es célestes rondeurs.

STE. REINE.

Vos avis sont très-bons, aimable Philomene,  
Car déjà je voudrois me voir en cette peine  
De paroître devant ce tyran furieux, ( mieux :  
Si Dieu trouve à propos que ce soit pour mon  
Et dès-lors que je lis es anciennes Légendes  
Des Sts. qui de leur sang font à Jesus offrandes,  
J'admire la valeur de ces braves Guerriers,  
Qui dessus les tyrans remportent des lauriers :  
Je pense voir encor cet athlère invincible, (ble  
Ce grand Proto-martyr, qui sous la plule horri-  
De cailloux accablé, se mit à deux genoux,

Priant dieu pour les Juifs qu'il affomoïé decoups  
Je vois d'autre côté le Prince de l'Eglise,  
qui sui vât son Sauveur d'un cœur plein de fâchise  
Humble, donne ses pieds & présente ses bras,  
Pour être mis en croix la tête contre bas :  
Le meurtrier coutelas qui comme une tempête,  
Du Docteur des Gentils va séparant la tête,  
M'apprend combiend'amour il a eupour son dieu ;  
L'Alcide St. Laurent, qui étant au milieu  
D'un brasier allumé, reproche l'avarice  
D'un perfide Tyran ; & toute la Milice,  
Qui orne de son sang l'Éteadart de la croix,  
Et lavant leur Étole au sang du Roi des Rois,  
Me témoignent vraiment qu'il faut suivre leur  
route,

Pour posséder les biens de la céleste Vouë.

PHILOMENE.

Courage chere amie, il faut de mieux en mieux  
Vous perfectionner au bien qui vient des Cieux :  
La Vie de ces Martyrs est l'unique modèle  
Où se doit arrêter un cœur vraiment fidele ;  
C'est dans ce beau miroir où brillent les vertus,  
Où les vices y sont sous les pieds abatus :  
Suiuez donc nuit & jour ce sentier tant aimable,  
N'apréhendez jamais ce Tyran exécration ;  
Munissez votre cœur de constance & de Foi,  
D'esprit, de Charité contre le désarroï ;  
La blanche chasteté & la pure innocence,  
Reluit en votre esprit rayonnant de prudence :  
Mais l'ombre baisse fort, allons mon cœur allons  
Dans ce pasquier herbeux repâstrenos moutons.

STE. REINE.

N'en prenez pas la peine, ô ma chere Nourrice,  
Laissez-moi s'il vous plaît cette agréable office.

## SCENE III.

LUCIE. OLIBRE.

LUCIE.

**G**rand Monarque, excusez si mon retour  
est prompt,

Car pour vous obéir je ne suis jamais long ;  
Mais je veux vous conter une histoire gentille :  
J'ai trouvé deux soldats qui menotent une fille,  
Une fille, ou plutôt un vrai Ange des Cieux,  
Un miroir de beauté, un chef d'œuvre des dieux,  
Le printems gracieux mignon de la Nature,  
Ne découvrez-vous yeux tant de riches peintures,  
Tant de roses, d'œillets & de lys blanchiffans,  
Qu'elle produit ès cœurs de plaisirs raviffans ;  
Son front semble à l'y voir & la bouche odorante  
Fait voir un double rang qui tout le monde en-  
chante !

De Cynabre entouré, l'or de ses cheveux  
Mérite que chacun lui consacre ses vœux ;  
Hymette n'a pas tant en ses ruches d'avettes,  
qu'il naît dessous ses pas d'amoureuses fleurettes :  
Ses beaux yeux qui font hôte au grand peredujour  
Lâchent à tous momens mille petits amours :  
Son baucolestid'albâtre & ses deux joues vermeilles  
Ravissent les esprits d'agréables merveilles ;  
C'est la flâme où l'amour allume son flambeau ;  
Je n'aurois jamais cru qu'une beauté si rare,  
Se fust rencontrée en la Gaule barbare :  
Voilà donc grand Guerrier, voilà sommairement  
Le sujet qui m'a fait venir si promptement :  
Je fais qu'autre que vous a trop peu de mérite  
Pour son cœur posséder ; partant je vous invite  
De joindre vos lauriers à sa perfection ;

Et vous rendre le Roi de son affection.

OLIBRE.

Lucie mon cher ami tes discours ont des charmes  
qui causent en mon cœur d'amoureuses alarmes ;  
Commande à tes soldats qu'ils l'amènent ici,  
Lui disant de ma part qu'elle n'aye de souci  
De paroître devant un puissant Chef d'armée,  
Qui ne veut attenter dessus sa renommée ;  
Je lui veux conserver sa vie & son honneur,  
La combler de tous biens de gloire & de bonheur.

LUCIE

Monseigneur je ferai de bon cœur ce message,  
Pour un objet si doux, si charmant & si sage.

OLIBRE.

Faites, dépêchez-vous & revenez soudain,  
Pour contenter plutôt mon amoureux dessein.

## SCENE IV.

LUCIE. FULCE. ÉTIE. STE. REINE.

LUCIE

**B**Rave Fulce écoutez, & vous vaillant Étie,  
Votre chef vous commande & de grace  
vous prie,

Si vous avez pour lui un peu d'affection,  
C'est qu'il aye de vous cette obligation  
De mener devant lui cette noble pucelle ;  
Car il désire fort pouvoir parler à elle.

FULCE.

Étie, nous consentons d'obéir au vouloir  
De notre brave Chef, & c'est notre devoir  
De complaire en tous cas au généreux Olibre :  
C'est un homme obligeant, reconnoissant & libre  
Qui les hommes de cœur fait bien récompenser,  
Qui nous peut s'il le veut aux charges avancer ;

Lui qui est jovial & d'une humeur gaillarde,  
Sera ravi de voir cette fille mignarde.

É T I E.

Allons belle, allons voir ce phénix des guerriers  
Qui porte sur son chef les palmes & les lauriers.

L U C I E

Ne vous étonnez pas, adorable pucelle,  
Si nous vous conduisons à notre Chef fidele;  
Car sitôt qu'il aura contemplé vos beaux yeux,  
Plus clairs que le Soleil qui brille dans les cieux,  
Voyant l'éclat charmant de votre belle face,  
Vous trouverez en lui honneur, faveur & grace:  
Son cœur d'un si beau feu sera tôt enflammé,  
Ce Prince aime beaucoup mais il veut être aimé.

S T E. R E I N E.

Si le grand Dieu me sert & de phare & de guide,  
Et si son St. Esprit à mes vœux est provide,  
Les Princes de la terre avec tout leur pouvoir,  
Ne pourront ni ma foi ni mon cœur émouvoir.

S C E N E V.

O L I B R E. L U C I E. F U L C E. É T I E.

L U C I E *présente sainte Reine à Olibre.*

**V**oici brave Seigneur, ce Soleil radieux,  
Tout brillant de clarté, les délices des yeux,  
La lumière des cœurs en merveilles féconde,  
qui par ses regards tendre embrase tout le monde  
Voici celle qui peut par ses divins attraits,  
Transpercer votre cœur de mille & mille traits.

O L I B R E.

Faites-moi donc approcher cette belle pucelle,  
Je la veux contempler, & voir si elle est telle  
Comme tu la dépeins: Soldats approchez vous;

Est-ce là cet objet si charmant & si doux?

F U L C E.

Recevez brave Chef, recevez puissant Prince,  
ce phénix des beautés, l'honneur de la province,  
Le siège de l'amour & des perfections,  
Et le gage assuré de nos affections;  
Nous dis-je, qui n'avons de plus chères envies,  
que d'employer pour vous notre sang & nos vies.

O L I B R E.

Je vous en remercie & vous promets Messieurs,  
Que de deux Régimens vous serez possesseurs.

S C E N E V I

O L I B R E. S T E. R E I N E. F U L C E.

O L I B R E *parlant à sainte Reine.*

**B**elle, dont la beauté entre les filles luit,  
Comme l'astre du jour sur les feux de la nuit  
Dites moi s'il vous plaît d'où vous êtes sortie?  
Quel est le Dieu qui tient votre ame assujettie,  
Et que vous adorez?

S T E. R E I N E.

J'adore mon Facteur,

Le puissant Dieu du Ciel, le grand distributeur  
Et parfait donateur de toutes les richesses;  
L'Auteur qui a bâti par infinies adresses  
Le doré Firmament, ce grand & vaste rond,  
Fondant son pilotis sur l'abîme profond;  
Qui d'un seul mot créa sans travail & sans peine  
La terre porte fruits, la mer porte baleine,  
Qui remplit l'air doiseaux de diverses couleurs,  
La terre de moissons & d'odorantes fleurs,  
Les forêts d'animaux de différentes espèces;  
Qui parlant dans les eaux fit fourmiller sans cesse

Des bourgeois écaillés ; puis d'un limon terreux  
 Fit notre premier pere très riche & très heureux  
 S'il n'eut pas offensé sa bonté souveraine,  
 Mangeant du fruit fatal qui causa tant de peine  
 A tous ses descendans, qu'à la fin son cher fils  
 Pour payer leur rançon se rendit Crucifix ;  
 Lavant dans son pur sang cette tache si noire,  
 Pour rendre les mortels capables de sa gloire ;  
 Ainsi, quoique je sois de très nobles parens,  
 que mon pere Clément soit l'un des plus puissans  
 De ce fertile Auxois ; qu'Alyse, Ville altiere  
 Soit le lieu où premier j'aperçus la lumiere,  
 Si est-ce toutefois que j'estime bien mieux  
 De ce que la bonté du Formateur des Cieux,  
 De sa divine loi m'a donné connoissance,  
 que des vaines grandeurs la trompeuse apparence.

## O L I B R E.

Quoi pucelle ! êtes-vous si aveugle en la foi,  
 Si folle que de croire une nouvelle loi  
 De ce Galiléen qui n'est qu'un imposteur ?  
 Loi rigoureuse, loi que toute la Nature  
 Déteste avec raison : loi dur fleau du corps,  
 Qui rend ses professeurs comme s'ils étoient  
 morts :

Loi pleine de soupirs, de sanglots, de miseres,  
 De chagrins soucieux & de larmes ameres ;  
 Qui passe en longs travaux, se termine en tour-  
 ment,

Sans espoir de secours & de soulagement !  
 Quittez, belle, quittez cette loi miserable,  
 Loi superstitieuse & si vitupérable,  
 Et adorez nos dieux très-hauts & très-puissans,  
 En leur faisant fumer deux outrois grains d'encens !  
 Si vous faites cela. je jure ma mignone,

Que jamais vous n'aurez faute de ma personne :  
 Vous serez la plus grande & première à ma cour,  
 Les délices, les jeux, les danses & l'amour  
 Seront vos entretiens ; les beaux habits de soye,  
 Au lieu de ces haillons vous combleront de joye,  
 Les Perles, les Rubis, les brillans Diamans,  
 Seront de votre corps les riches ornemens ;  
 tous ces peuples gaulois que ma dextre comande  
 Vous viendront révéler d'une affection grande ;  
 Les chefs de mon armée & les nobles Seigneurs  
 En festins somptueux vous feront mille honneurs  
 Mais si vous méprisez leur divine puissance,  
 Si vous ne leur rendez parfaite obéissance,  
 Ou si vous encourez mon sévère courroux,  
 Vous servirez de fable & d'exemplaire à tous :  
 Savez-vous pas combien j'ai gagné de victoires,  
 Combien mon bras sanglant a fait ès ondes noires  
 Descendre de gaulois, qui trop fiers & hautains  
 Se vouloient opposer à l'Aigle des Romains ?  
 Le Rhone furieux, & la Saône dormante  
 Sont pourprés de leur sang, & le bon Radamante  
 A peine de compter le nombre des chrétiens,  
 Qui lui font compagnies aux Champs Eliséens,

## S T E. R E I N E.

Prince ne pensez pas que vos feintes promesses,  
 Vos apas décevans & toutes vos richesses,  
 Me fassent délaisser mon Dieu mon cher confort  
 Et bien moins les douleurs d'une cruelle mort :  
 Comment j'adorerois des hommes les ouvrages  
 Pour celui qui comande aux foudres & aux orages  
 Quoi ! j'abandonnerois mon aimable Sauveur,  
 A qui j'ai consacré mon bien & mon honneur !  
 Ma vie, mon tout, mon Roi, mon époux &  
 mon Pere,

Pour respect d'un mortel je craindrois la colere  
 D'un qui peut me causer un tourmé de deux jours  
 Pour brûler à jamais aux infernaux séjours /  
 Non, non, plutôt le Ciel brillera sans étoiles,  
 Plutôt la mer sera sans vaisseaux & sans voiles,  
 Le gai printems sans fleurs & l'été sans moissons  
 Plutôt dedans les eaux brûleront les poissons,  
 Que je viole ainsi la foi que j'ai promise,  
 A mon doux Jesus-Christ & à la Ste Eglise,  
 J'aime mieux de gros drap voir mes membres  
 couverts,

Que de pourpre parer cette pâture aux vers :  
 Les brillans Diamans, la soye & l'écarlate,  
 N'empêchent de pourrir une chair délicate :  
 Dites-moi de quoi sert un grand tas d'affiquers,  
 Sinon pour attirer la flamme des muguetts :  
 Les poudres de senteur, la Came & la Céruse,  
 rendent que trop souvent la pauvre ame percluse ;  
 Les bals & les festins perdent le plus souvent  
 Une fille crédule, & la paissent de vent :  
 Dedans les cours des grands s'élevent des orages  
 où les plus chastes cœurs ô malheur ! font naufrage  
 O qu'il me plaît bien mieux de paître mes brebis  
 Aux antres reculés ou dans les champs fleuris,  
 Y manger du pain bis, boire de l'eau cristaline,  
 Que de sentir l'odeur d'une grasse cuisine /  
 Dans ces lieux écartés j'admire mon époux,  
 Plus beau que le Soleil plus charmant & plus doux  
 Mon amoureux Jesus, qui des cordelles reintes,  
 de son sang purpurin retient mon ame empreinte  
 Me fait des lacs d'amour ; le fer de son côté  
 Me découvrant son cœur, fait que j'ai protesté  
 Qu'autre amour que le sien n'entrera dans mon ame  
 Ce bel amant pour rendre éternelle ma flâme,

Et

Et pour me témoigner qu'il est mon cher époux  
 M'attache à son amour des pointes de ses cloux ;  
 Son chapeau épineux m'acquiert une couronne,  
 Qui d'immortalité fleurissante rayonne.

## O L I B R E.

De vrai, je ne saurois assez m'émerveiller,  
 Comment ôseriez vous seulement me parler  
 Et priser devant moi ce Dieu imaginaire,  
 Méprisant mon avis pour vous si salutaire ;  
 Mais pour moi je pardonne à votre jeune erreur  
 Si de tant de beautés je suis le possesseur :  
 Ne perdez à crédit votre belle jeunesse,  
 Et suivez de nos dieux l'adorable sagesse ;  
 Mille biens à la fois vous feront aprêtes,  
 Rien ne pourra manquer à vos félicités,  
 Vous bénirez cent fois cette heure fortunée  
 Qui aura joint nos cœurs sous le doux hymnée :  
 Vous aurez les plaisirs, les biens & les douceurs,  
 Vos enfans glorieux seront mes successeurs ;  
 C'est le sort qui suivra le cours de votre vie,  
 Si votre volonté s'accorde à mon envie : (dez,  
 Sinon outre ces biens, mon cœur que vous per-  
 Mille & mille tourmens bien ôt vous souffrirez.

## S T E . R E I N E.

Mr. quoique mon sexe inconstant & fragile,  
 De l'instabilité soit le premier mobile,  
 Si est-ce que jamais tous vos pipeux discours  
 Ne me feront quitter le Dieu de mes amours :  
 Quoique pour mes plaisirs à l'enfer je m'engage  
 Pour un bien qui périt, je perdrai le cher gage  
 De ma pudicité ! ah ! plutôt dix mille morts,  
 Plutôt mille boureaux déchirent tout mon corps  
 Seulement d'y penser d'horreur mon poil se  
 dresse :

C



Pourvoyez-vous ailleurs d'une il fâ ne Maîtresse  
 Car toujours de mon Dieu l'épouse je serai,  
 Et jamais d'autre hymen je ne contracterai ;  
 Mais, sachez vous M. si vous voulez me croire ?  
 Quittez ce feu brutal qui rend votre ame noire,  
 Et tous ces dieux de bois, d'or, de pierre &  
 d'airain ;

Adorez seulement le grand Dieu souverain,  
 Dieu trine en vérité, devant qui les Archanges,  
 Les brillans Chérubins, les Séraphins les Anges  
 T'emblient en l'adorant de son amour épris,  
 Et mille millions de Bienheureux esprits,  
 Qui des pieds foulent l'or des vœutes sacrées,  
 Célébrant ses grandeurs par leurs chanosacrées ;  
 Faites, faites bien plus, commandez aux Gaulois  
 Et à tout votre camp qu'ils vivent sous ses loix ;  
 A si vous acquérez une immortelle gloire,  
 Dont la postérité aura toujours mémoire.

## O L I B R E

Puisque tu ne veux pas révéler les Autels,  
 Que dévôt, je consacre à nos dieux immortels,  
 Que ta bouche contr'eux vomissant des blasphêmes,  
 (mes :  
 Transporte mon esprit dans des fureurs extrê-  
 Jamais les froids hyvers n'auront tant de glaçons  
 Ni la mer tant de flots sur ses moites sillons,  
 Il ne tomba jamais tant de feuilles en automne,  
 Que je ferai pleuvoir de coups sur ta personne ;  
 B siere n'est qu'un sot à l'égard des tourmens,  
 Que je fais inventer : les foyers, les brûlemens,  
 Les crochets acérés & les flâmes ardentes,  
 Te feront ressentir des douleurs violentes,  
 Et dans l'eau froide après fera' plongerron corps ;  
 Ainsi tu souffrira plusieurs sortes de morts :

J'ai cent bourreaux tout prêts nourris dans le  
 carnage,  
 Pour exercer sur toi leur fureur & leur rage.

## S T E. R E I N E.

Faites encore venir tous les Tygres affreux,  
 Les Ours & Lions du cahorse pierreux,  
 Pour démembrer ce corps d'une rage plus forte,  
 Je ne les craindrai point, le Dieu qui me conforte  
 Ne me refuse pas la force & la vigueur  
 Pour garder son amour au milieu de mon cœur.

## O L I B R E

Soldats, attachez moi cette fille obstinée,  
 Et que dans la prison elle soit emmenée ;  
 Vite dépêchez vous, traitez-la promptement,  
 Et que le Geolier la garde sûrement  
 Jusqu'à ce que je sois venu de Germanie ;  
 Alors si à nos dieux elle ne sacrifie,  
 Je la ferai mourir.

## L U C I E.

Sire, n'en doutez pas ;  
 Écoutez, empoignes la & la tiens par le bras,  
 Charge lui sur le corps cette pesante chaîne,  
 Baille-moi les deux bouts afin que je l'er traîne ;  
 Hola, hé ! Geolier, ouvre nous la prison,  
 Mets cette fille ici dedans ce noir grotton ;  
 Ne la laisse parler à personne du monde,  
 En tout cas il faudra que ta tête en réponde.



ACTE III

SCÈNE I.

STE. REINE PHILOMENE.

*STE. REINE étant en prison*

**M** On aimable Sauveur, ô Jesus, ô mon Dieu!  
A qui les noirs cachots de ce funeste lieu,  
Sont aussi transparens que la belle lumière  
Du rayonnant Phœbus, en l'arçeur coûtumière  
De son midi plus chaud: voyez où l'on ma mis  
Et me donnez pouvoir contre mes ennems:  
Je vous demande, hélas! les yeux baignés de  
larmes,

Et les genoux courbés, en ces tristes allarme,  
Que ma constance puisse au milieu des douleurs  
Par votre Ste. grace émouvoir vos rigueurs;  
Dôez moi mon Sauveur, doñez-moi l'assurance  
Parmi ces durs combats de vaincre leur puissance:  
Vous qui d'un seul clin d'œil faites de ce grand  
tout

Crouler les fondemens de l'un à l'autre bout:  
des monts plus sourcilleux les croupes chevelues  
qui d'un port orgueilleux s'élevent dans les nues,  
Se détournent devant vos suprêmes grandeurs,  
Et humbles, s'abaissant adorent vos hauteurs:  
Neptune est sous vos loix, & par votre parole  
Vous nous avez prescrit dans ce mortel effort,  
Que le corps étoit foible & l'esprit étoit fort:  
donnez-moi cet esprit, mon Seigneur & mon Pere,  
Ne me délaissez pas dedans cette misere:

Vous connoissez mon cœur & savez qui je suis,  
Ah! secourez-moi donc au fort de mes ennuis,  
Pluôt en mille éclats me partage sa foudre,  
Qu'a vous abandonner on puisse me réloudre:  
Un tourment de cent ans seroit bien peu au prix  
Des plaisirs éternels du céleste pourprix: (de  
quitter pour un moment de peine en ce bas-monde  
Le Royaume du Ciel où toute chose abonde,  
On doit juger celui privé de jugement, (tant:  
Qui prend le fer pour l'or, le roc pour le dia-  
Mon amour, mon fouci, mon cœur, ma douce  
flâne,

Qui ne voudroit pour vous sacrifier son ame?  
Qui ne vous aimerois souverain Roi des Rois?  
qui ne voudroit pour vous mourir dix mille fois  
En vous considérant dessus le bois funèbre,  
le corps couvert de plaies & les yeux de ténèbre?  
En quel transport d'amour, mon Sauveur, étiez-  
vous, (coups,

Quand pour vos ennemis qui vous ronoient de  
Pâtes votre Peine au fort de vos souffrances,  
Pour obtenir pardon de leurs grièves offenses?  
Qui fera donc celui qui pour l'amour de vous  
Souffrira des tourmens sans le trouver bien doux?  
Ainsi ce lieu puant, infâme & effroyable,  
M'est pour votre sujet plaisant & agréable:  
Mais j'entends une voix auprès de ce caveau;  
Ah! c'est moi Philomene avecque son flambeau.

PHILOMENE.

Hélas! Reine, j'étois en une peine extrême,  
Quand j'ai vu revenir nos brebis porte laine  
toutes seules des champs, j'ai cru à même instant  
Que vous aviez reçu quelque étrange accident;  
en courant vous chercher j'ai vu des pastourelles

Qui m'ont fait le narré de ces tristes nouvelles,  
 Que deux fiers soldats vous menoient au quartier  
 D'Olibre, sans tenir ni chemin ni sentier ;  
 Je vais tant que je puis tout droit où l'on m'afflure  
 qu'on vous avoit jà mise en la spelonge obscure :  
 Sans doute jusqu'ici j'ai donc voulu venir,  
 Afin de vous prier de vous bien souvenir  
 De mes enseignemens, & ne croire aux paroles  
 D'Olibre le Tyran, qui ne sont que frivoles.

STE. REINE.

Madame ne croyez que je manque de foi  
 A mon aimé Sauveur, mon Seigneur & mon Roi :  
 Olibre, qu'il essaye par ses belles promesses,  
 Ses discours décevans & ses feintes caresses,  
 D'avoir quelque ascendant par dessus mon esprit ;  
 Je lui ai déclaré que c'étoit Jesus-Christ,  
 Que j'avois pour époux à la mort, à la vie,  
 Et d'un autre que lui n'aurois jamais d'envie.

PHILOMENE.

Continuez ma mie, en votre intention,  
 Et ne changez jamais de résolution ;  
 Tant que vous servirez ce Soleil de Justice,  
 Vous n'aprehenderez d'Olibre la malice : (vous  
 Quand même les démons feroient tous contre  
 Ne craignez nullement vous les vaincrez tous ;  
 C'est lui qui peut changer vos travaux en delices  
 Et qui fait trouver doux les plus cruels supplices ;  
 Les grands brasiers seront vos rafraichissemens,  
 Les horribles tourmens vos chers ébattemens :  
 Sus, sus, courage donc généreuse Guerriere,  
 Après que vous aurez fourni votre carrière,  
 Et remporté l'honneur dans les sanglans combats,  
 Les lauriers éternels ne vous manqueront pas.

STE REINE.

C'est là tout mon desir, d'avoir de la souffrance,  
 Imitant mon époux dedans la patience :  
 Dieu vous donne sa gloire, recompense à un jour  
 Les toins qu'avez de moi, au céleste séjour.

PHILOMENE

La nuit approche fort, Dieu vous donne sa grace :  
 Prions-les toutes deux qu'au ciel nous ions place.

SCENE II.

OLIBRE. LUCIE. FULCE. ÉTIE.

OLIBRE *revenant d'Allemagne.*

O Dieu! avins auteurs des vœux éternelles,  
 Je vous rends mille fois des graces immortelles

De vos Stes. faveurs ; je suis victorieux  
 Des Tudesques grossiers, qui vouloient furieux,  
 Du grand Arrien mépriser la puissance :  
 J'acquiers mille lauriers par leur outrecuidance ;  
 La foudre de mon bras ne se peut éviter,  
 Non plus que le careau du puissant Jupiter :  
 Ayant jonché de morts le camp de ces bravathes  
 Et octroyé la paix à ces courageux lâches,  
 Enfin, heureux me t me voilà de retour ;  
 Cher Lucie, je veux, & je veux en ce jour,  
 Que tout le peuple ici par des chants d'alegresse  
 Publie ma valeur & ma haute prouesse ;  
 En présence de tous, je veux, dévotieux,  
 Une belle victime immoler à nos dieux,  
 Et qu'au Temple sacré un chacun d'eux assiste ;  
 Sus, qu'à ma volonté personne ne résiste,  
 Mettez ordre à cela ; & vous Fulce, il vous faut  
 Aller quérir la fille, & sans faire défaut

Faites la devant moi promptement comparoître ;  
Car si nos dieux encore elle veut reconnoître,  
Et à leurs Sts. Autels de l'encens présenter,  
De tourmens très cruels je la veux exempter.

LUCIE

Je m'en vais commander de faire le Théâtre,  
Où le gai Comédien doit aujourd'hui s'ébattre,  
Et le Char de Triomphe où seront à milliers  
Par le col enchainés les captifs prisonniers.

FULCE.

Et moi grand Gouverneur, d'une course legere  
Je vais faire venir cette belle Bergere ;  
Je crois qu'elle a déjà souffert maintes douleurs  
Du refus qu'elle a fait des suprêmes honneurs :  
Les roses qui étoient si bien épanouies  
Sur son tien délicat, se sont évanouies ;  
Car n'ayant pour tout mets que du pain & de  
l'eau

Dedans ce noir grotton, ou plutôt ce tombeau,  
La faim, la froide peur, l'horreur & la misere  
L'auront fait devenir plus sage & moins sévere ;  
Elle doit réputer à très-grandes faveur,  
Que soyez maintenant possesseur de son cocur.

OLIBRE.

Si à tous mes desseins elle est toujours rebelle,  
Je lui ferai souffrir une mort très-cruelle.

ÉTIÉ.

Mr. vous en ferez selon votre vouloir ;  
Faut que chacun fléchisse à votre grand pouvoir.



SCENE III.

FULCE. ENCLASTRE, *Geolier.* ÉTIÉ.

STE. REINE.

FULCE.

**E**nclastre, parle moi  
ENCLASTRE  
Qu'est-ce que tu demande ?  
FULCE.

Olibre de sa part t'enjoint & te commande  
Que tu ne manque pas de remettre en mes mains  
La belle prisonniere aux yeux doux & serains ;  
Car je la veux conduire avecque ma cohorte,  
Devant lui promptement.

ENCLASTRE.

Certes, elle est presque morte ;  
Car depuis tant de tems en ce triste manoir,  
Elle vit d'un peu d'eau & d'un peu de pain noir,  
Q'au bout de ce cordeau par fois je lui dévale :  
Elle a dû plus souffrir que n'endure Tantale.

FULCE.

Je fais bien qu'en ce lieu elle doit soupirer ;  
Mais aussi prestement il l'en faut retirer.

STE. REINE.

Doux Sauveur qui voyez la peine que j'endure,  
Hélas ! ayez pitié de votre créature ;  
Tirez-moi des détroits de ces infâmes lieux,  
Pour souffrir s'il vous plait les tourmens furieux  
Qu'il plaira au Tyran ; que sa rage il exerce  
Sur moi tant qu'il voudra, qu'il rompe, brise  
& perce,

S'il veut, tous les endroits de ce débile corps,  
Bref, qu'il fasse sur moi ses plus cruels efforts,

Afin qu'en achevant cette mortelle course,  
 Mon âme vole à vous, d'où elle a pris sa source;  
 Cependant mon Jesus, donnez-moi le pouvoir  
 D'être toujours conforme à votre St. vouloir:  
 Mais j'entens quelque bruit, il me semble qu'on  
 ouvre

Là-dessus le trapon, la clarté je découvre:  
 Ce n'est pas l'heure ici que l'on me vienne voir;  
 Est ce quelque démon qui veut me décevoir?

ENCLASTRE

Voilà la trape ouverte tendons lui cette échelle:  
 Mais que vois je ô dieux! un Ange est avec elle.

STE. REINE.

Je les entends parler de me sortir d'ici,  
 Pour me faire rentrer dans un nouveau souci.

FULCE

Sus sus, dépêchez-vous, montez belle agréable,  
 Pour revoir du Soleil la clarté désirable.

STE. REINE

Je ne vois presque rien, je suis comme les Ours  
 Renfermés dès long-tems en leur obscur séjour,  
 Et qui étant sortis de l'affreuse tanière,  
 Commencent de revoir le Char porte-lumière:  
 Que voulez-vous de moi?

LUCIE.

Sortez, mais promptement,  
 Et venez avec nous paroître en jugement  
 Devant le grand Olibre, & que par sa sentence  
 Vous ayez le loyer condigne à votre offense,  
 Si vous ne voulez pas encenser à nos dieux,  
 Jupin, Venus, Saturne & Mars le furieux,  
 Mercure & les enfans de Latone la belle.

STE. REINE

Je ne ferai jamais à Jesus infidelle,

Et ne faufferai point le célèbre serment,  
 Qu'au Baptême je fis si solennellement.

ÉTIE.

La prison je vois bien ne vous fait pas plus sage;  
 On vous fera pourtant bien changer de langage.

SCENE IV.

OLIBRE STE. REINE.

OLIBRE.

**M**A fille venez çà, dites-moi sans fiction,  
 Êtes-vous maintenâ hors de votre opinion?  
 Voulez-vous en ce jour pour comble de magloire  
 Reconnoître nos dieux au temple de victoire?  
 Puisque par leur pouvoir & haut & souverain,  
 J'ai dompté la fureur du grand peuple Germain,  
 Il faut que maintenant par un vœu magnifique  
 Vous veniez honorer l'allégresse publique;  
 Et pour y bien offrir à leurs augustes Autels,  
 les odeurs qu'on ne peut offrir qu'aux Immortels  
 Sauvez votre jeunesse & tâchez de me plaire,  
 N'attirez point sur vous ma flambeante colere;  
 Vous savez que d'un bras je puis vous étouffer,  
 Sans employer les feux, ni les roues, ni le fer;  
 Mais j'aime beaucoup plus exercer ma clémence  
 Que le foudre vengeur de ma juste vengeance.

STE. REINE.

Je vous ai déclaré deux, trois & quatre fois,  
 Qu'autre dieu que Jesus jamais n'adorerois: (ble  
 A tous ces beaux discours mon cœur est inflexi-  
 Et je suis ferme ainsi qu'un rocher invincible,  
 Qui plus se sent battu par les flots écumeux,  
 Plus fort il leur résiste & plus se moque d'eux:  
 Vous avez beau priser vos escadres guerrières,  
 Vanter vos légions & vos Cohortes fières

Puisque votre pouvoit n'est qu'ombre, poudre &  
 Qui ne peut résister devant le Dieu vivant :  
 C'est lui qui tient en main l'orage & la tempête  
 Et qui peur à l'instant écraser votre tête :  
 Oui, s'il veut ce bon Dieu, il me peut arracher  
 De vos cruelles mains, de la mort m'exempter,  
 S'il veut en ma faveur, il enverra ses Anges,  
 Ces généreux guerriers, ces luisantes Phalanges  
 Qui pour me délivrer ne feront peu de fruit,  
 Puisqu'un seul autrefois en une seule nuit  
 Devant Jérusalem, l'honneur des belles Villes,  
 Et fit mourir trois cens soixante quinze mille,  
 Qui cruels menaçoient le Peuple Hébreu,  
 Et un seul n'échapa la vengeance de Dieu :  
 Puis quand à Chanaan Josué faisoit la guerre,  
 Il fit tomber les murs de Jericho par terre,  
 du seul bruit destambours, trompettes & clairons  
 qui au tour par trois jours se promenoient en rond  
 Ne fit-il pas trois jours par sa seule priere,  
 Arrêter les coursiers du Char porte-lumiere,  
 Afin d'exterminer tous ses fiers ennemis,  
 Qui pour lui résister en devoir s'étoient mis ?  
 Quoi ! l'abandonnerois ce Formateur des Pôles  
 Pour rendre de l'honneur à vos mortels Idoles !  
 Vous m'avez beau forcer je ne le ferai pas,  
 Je souffrirai plu ôt mille & mille trépas :  
 Si Jesus a donné pour moi sa propre vie,  
 C'est juste pour lui la mienne soit ravie.

que OLIBRE

Prenez-la mes bourreaux, prenez la promptement  
 Et sur le chevalier l'attachez sûrement,  
 Que de ces fouets cruels elle soit écorchée,  
 Et par tous les endroits de son corps fustigée,  
 Que ses membres sanglans fassent milleruisseaux

Et que sa chair soit mise en cent mille lambeaux ;  
 Vite, dépêchez-vous, vous savez le mystere,  
 Apaisez par vos bras la flambrante colere  
 De nos dieux irrités, à cause du mépris  
 Que cette malheureuse allume en ses esprits.

## SCENE V.

EVANDRE Bourreau. NICAN valet du bourreau.

CLEMENT STE. REINE.

PHILOMENE. LEONICE.

CHŒUR DU PEUPLE.

EVANDRE.

**N**ican, attache la de ces cordes flexibles ;  
 Attache lui les bras pour qu'ils ne soient  
 nuisibles,

Mettons-la toute nue afin de voir sa chair ;  
 Dépouillez-vous ma mie, il ne faut rien cacher.

STE. REINE.

O Dieu, juste Dieu ! quel effroi me surmonte !  
 Faut il que devant tous je découvre ma honte ?  
 Environnez mon corps de bouillard si grossiers  
 Qu'il ne puisse être vû de ces loups carnaciers ;  
 Frappez leurs yeux lacifs de ténèbres opales,  
 Qu'ils n'affouissent pas leur passion brutale,  
 En voyant de mon corps la fragile blancheur ;  
 Conservez moi mon Dieu en ma pure candeur ;  
 Mais hélas ! je me plains qu'il faut que je sois vue  
 De tant de regardans aujourd'hui toute nue, Ne  
 considérant pas mon dieu, mon tout mon cœur,  
 Que vous avez passé par la même rigueur ; (che ?  
 Quoi ! faut-il qu'à ce coup mon cœur paroisse là-  
 Dépouillez moi bourreaux, sus, vite, qu'on  
 m'attache

À un dur chevalet ; vous ferez plutôt faouls

De me battre, que moi de recevoir des coups.

N I C A N

Sus mon Maître, arrachez vite ment ses habits ;  
Elle se mouve moins qu'une simple brebis.

E V A N D R E.

Pour la bien garotter il faut qu'elle s'étende,  
Tournez bien cette vis afin que tu la bande :  
Attends, nous lui ferons tantôt un peu sentir  
Ce que vaut le remords d'un aigre repentir :  
Nican prends cette escourge & de ce côté frappe,  
Ne crains pas qu'elle fure où qu'elle nous échape.

S T E R E I N E

Mon refuge, mon Dieu, mon époux, mon amour  
Cent & cent mille fois je bénirai le jour (zeles ;  
que j'ai l'heure de souffrir pour vous d'un ardent  
Je vous offre ce sang vi ginal qui ruiffele,  
Pour le gige assuré de la ste amitié  
Que je vous ai vouée, ô ma chère moitié !  
Faites que ma so ffrance hélas ! ne soit perdue ;  
Et qu'éternellement je ne sois confondue ;  
Acceptez ce prémice, & pour l'amour de vous,  
tous les autres tourmens me le feront bisndoux.

C L E M E N T.

Reine ma fille, hélas que vous êtes peu sage !  
Voulez vous faire honte à votre parentage ?  
Fut il que vous perdiez par une opinion,  
L'honneur que vous devoit votre perfection ?  
Olibre desiroit de vous faire sa femme,  
Les attrait de vos yeux avoient charmé son ame  
Les moyens lui étoient, certes indifférens,  
Il pouvoit avancer vous & tous vos parens :  
Que j'eusse été heureux de voir votre jeunesse  
Élevée au sommet d'une auliere richesse ! (mal  
Si vous me voulez croire avant qu'un plus grand

Vienne tôt terminer votre malheur fatal,  
Tâchez de captiver l'amitié de ce Prince,  
Il est le plus puissant de toute la Province.

L E O N I C E.

Nièce, croyez donc l'avis de votre Pere,  
Il est avantageux, benin & saluaire ;  
Vous vivrez très-heureuse & nous serons joyeux  
De vous voir posséder un état glorieux.

S T E R E I N E.

Mais quoi ! que gagnez vous à me rompre la tête  
De discours superflus ? je ne suis pas si bête,  
Pour un bien de néant qui en bref périra,  
Perdre celui du Ciel qui toujours durera :  
De vrai quelque démon vous pouffe ces paroles  
Pour me persuader d'adorer les Idoles ;  
Satan n'est qu'un bâdin, je me ris de ses glus :  
Retirez vous de moi & ne m'en parlez plus.

C L E M E N T.

Adieu, fille opiniâtre, adieu, fille perfide ;  
Je vois bien que tu es de toi même homicide.

P H I L O M E N E.

Reine, ne croyez pas ces discours décevans,  
C'est pour vous perdre enfin qu'il vont les  
poursuivant,  
Souffrez d'un cœur constant toute sorte de peine  
Et votre récompense au Ciel sera certaine.

C H Œ U R D U P E U P L E.

Fille qui surpassiez les plus belles pucelles,  
Comme l'astre du jour les nocturnes chandelles ;  
Pourquoi permettez vous que vos rares beautés  
Soient le sanglant butin de tant de cruautés ?  
Vous devriez accepter les riches dons d'Olibre,  
C'est un Prince vaillant, puissant, benin & libre  
Il est brave & hardi, généreux & très-fort,

Gouverneur de Gaulois, & un très-bon support  
de l'Empire Romain: ainsi vous devriez prendre  
Un si noble parti; que pouviez-vous attendre  
De lui défobéir? qu'une cruelle mort;  
Et à ce compte-là vous avez eu grand tort:  
Vous ne deviez jamais à ce Prince déplaire,  
Pour l'espoir d'un tel bien qu'in' est qu'imaginaire:  
de plus riches que vous tiendroient à grand honneur  
D'accepter pour mari un si brave Seigneur;  
Vous pouvez bien encor échaper la mort blême,  
Prenez le pour époux vous savez qu'il vous aime.

STE. REINE. (cours)

Pensez-vous pauvres gens, que vos pipeux dis-  
Me fassent délaissier le Dieu de mes amours?  
Je perdrois un amant si beau, si St. si sage, (ge  
Pour embrasser un rien, une ombre, un vain nu-  
Quoi / pour sauver ce corps plein de corruption,  
D'ordure, de puanteur & putréfaction,  
Et crédule, complaire à un brutal infâme,  
Pour une éternité je perdrais ma pauvre ame!  
O mauvais conseillers / êtes vous insensés;  
Rien qu'aux charnalités, certes vous ne pensez:  
Ne m'importunez plus de tant de flatteries;  
Mais hélas / songez bien que vos idolâtries  
vous montrent tous les jours le chemin de l'enfer  
Et que vous méritez les flâmes & les fers.  
Si vous ne demandez pardon de votre offense  
A mon Sauveur qui est tout rempli de clémence  
Pensez-vous que pour voir ruisseler tout mon  
sang,

Que pour être brûlée & par dos & par flanc  
Dans le bucher ardent de ce cruel carnage,  
Mon cœur tremble, vacille & manque de courage  
Celui que mon ame aime au fort de ma douleur,  
Comble

Comble mes sens de joie, de plaisirs, de douceur:  
Servez à ce bon Dieu & lui foyez fideles,  
Pour jouir à jamais des clartés éternelles;  
Et n'offrez sacrifice à ces infâmes dieux,  
Qui furent autrefois des hommes vicieux.

## SCENE II.

OLIBRE. EVANDRE. STE. REINE.

OLIBRE.

Les fouets ne peuvent-ils adoucir son courage?  
Ne change-t'elle pas maintenât de langage?  
Evandre, prenez-moi ces deux peignes de fer,  
Puis qu'à force de bras on lui rompe sa chair:  
On ne sauroit assez punir son insolence,  
Il faut tâcher pourtant d'ébranler sa constance.

EVANDRE.

Mgr. c'est bien dit, & ce nouveau tourment  
Est beaucoup plus sensible & bien plus véhémēt;  
Si le corps te démange, écoute ma pucelle,  
Voilà pour te grater à la mode nouvelle.

STE. REINE.

Secours mon doux Jesus, ô boureaux inhumains,  
Gratez & déchirez de vos bourelles mains (ces,  
Ma chair en cent lambeaux & en cent mille pié-  
Inventez des tourmens de toutes les espèces,  
Jamais mon cher époux ne m'abandonnera,  
Et de les supporter pouvoir me donnera.

OLIBRE.

Reine mon petit cœur châge un peu de courage,  
Encense à nos dieux en leur rendant hommage,  
Ne perds pas à crédit cette aimable beauté,  
Et n'exerce sur toi si grande cruauté.

STE. REINE.

Ô barbare Tyran, nourri d'une Tygresse,

D

Qui me vois maintenant en si grande détresse ;  
Viens étancher ta soif de mon sang virginal ,  
N'estime pourtant pas que je t'en veuille mal ;  
Tu as pitié de moi , que tu couvre ta face  
de ton manteau de pourpre ; accorde moi la grace  
du moins cette faveur ; ouvre , ouvre constamment  
Les yeux de ton esprit , regarde fixement  
Quels sont tous ces faux dieux que tu veux que  
j'adore ,

Quelles sont leurs vertus : l'un ses enfans dévore,  
L'autre est un vrai paillard , celui là un trompeur,  
Celui-ci sanguinaire & l'autre adulateur (sede  
voilà quels sont tes dieux : mais mon Dieu qui ré-  
Au haut du Firmament , qui en l'onde préside ,  
En terre & aux enfers , est plus à préférer ;  
C'est ce Dieu Trine & un que tu dois adorer ;  
Tu es donc insensé d'adorer des Idoles  
qui ont des mains , des yeux , n'ont sens ni parole :  
Je me sens plus heureuse au milieu des tourmens  
que tu n'es dans ta pourpre & dans tes ornemens :  
Vous tous , ô abusés ! qui versez mille larmes ,  
Pour me voir endurer ces horribles vacarmes ,  
Plutôt , plutôt , Mrs. ayez pitié de vous ,  
Voyez en quel état , hélas vous êtes tous !  
Pleurez pleurez plutôt vos péchés & vos crimes  
Qui vous entraîneront es infernaux abîmes ,  
Si vous n'abandonnez ces exécrables dieux ;  
Pour suivre le Seigneur de la terre & des Cieux.

OLIBRE *parlant aux Bourreaux.*

Mes amis , ce n'est pas par votre négligence  
Qu'elle ne veut quitter sa maudite créance ;  
Je ne fais plus que faire , elle saigne par-tout ,  
Son corps est écorché de l'un à l'autre bout ;  
Il faut la détacher , & qu'elle soit remise

Ainsi ensanglantée au lieu où on l'a prise ,  
Pour qu'elle ait le loisir de penser aux douleurs  
Qui doivent achever la fin de ses malheurs.



ACTE IV.

SCENE I.

ST. REINE. L'ANGE *en forme de  
Colombe, paroissant sur une Croix qui sembloit  
toucher de la Terre au Ciel.*

ST. REINE.

**A**Gneau très innocent , qui la nuit ténébreuse  
Avant d'être attaché à la croix douloureuse  
Fûtes si maltraité des Soldats insolens ;  
Et reçues des coups si cruels & sanglans ,  
Fouets , soufflets , crachats , des injures notables  
Qu'à la fois vomissoient ces bouches exécrables ,  
vous b'âmât à grand tort du faux nom d'i nposteur  
De séducteur , d'infâme & de perturbateur ;  
Mené & ramené à Anne & à Caïphe ,  
A Pilate , à Hérode , au souverain Pontife ;  
Qui étant dans les mains des horribles boureaux  
Lié & garoté de gros & longs cordeaux ;  
Charitable Pasteur je vous rends mille graces  
De ce que par vos soins je marche sur vos traces ;  
vous faites que mon cœur brûlât de votre amour  
Témoigne sa constance & sa force à son tour ,  
souffrant de grand tourment très cruels & terribles  
Doutant mon foible esprit de forces invincibles ;  
Que ces douces faveurs durent jusqu'à la fin ,  
Puisqu'il faut que je sois de la mort le butin ;  
Je vous requiers mon Dieu , le soupir à la bouche

& les saizlots au cœur que votre amour metouche  
 Et que les Srs. attrait d'un si cher souvenir  
 Puissent dans le devoir toujours me contenir ;  
 Quelle est cette splendeur ! une étoile aussi claire  
 Peut-elle en ces cachots avoir tant de lumière ?  
 Qui pourroit allumer un si luisant flambeau ?  
 Un croissant de dix jours ne seroit pas si beau :  
 Mais d'où vient cette croix qui transperce la nue  
 Dont l'immense hauteur m'éblouissant la vûe  
 Semble d'un bout toucher le doré Firmament ?  
 Ce spectacle me met dedans l'étonnement :  
 D'ailleurs, je vois aussi une Colombe assise  
 Dessus la sommité.

L'ANGE en forme de Colombe.

Sainte Vierge d'Alyse,  
 Consummée en vertus & en perfection,  
 Qui généreusement suivez d'affection,  
 Votre très-cher époux, sus, ayez bon courage :  
 Faites de mieux en mieux, & ne craignez la rage  
 De vos fiers ennemis : combattez jusqu'au bout  
 Vous obtiendrez bientôt la victoire par tout :  
 Votre chasteté jointe à votre patience,  
 Et votre esprit rempli d'admirable constance,  
 Orneront votre chef de lauriers toujours verts,  
 Pour loyer des travaux que vous avez soufferts ;  
 Ces lys de pureté, ces odorantes Roses  
 De votre noble sang fécondement écloses,  
 Vous feront à long traits dedans l'éternité,  
 Enyvrer des torrens de sainte volupté :  
 Réjouissez-vous donc, votre époux magnifique  
 Vous invite par moi à sa Nôce mystique ;  
 Venez Reine, venez à ce sacré Festin,  
 Vous trouverez bientôt de vos travaux la fin ;  
 Et sachez de ma part, vertueuse Pucelle,

Que demain vous aurez la couronne éternelle.

STE. REINE.

Ambassadeur sacré de mon céleste époux,  
 Que vos discours me sont charmans, divins &  
 doux !  
 Vos affables regards renouvellent mes forces ;  
 Mes sens sont enchantés par vos stes. amorces :  
 Tyrans, bourreaux, démons, non je ne vous  
 crains plus,  
 Je me mocque de vos tourmens si superflus,  
 quand même ils seroient mille fois plus étranges  
 Que ceux de Phalaris inventés par les Anges  
 Du Cruel Zabulon, ils ne m'étonneroient pas ;  
 Puisque mon doux Sauveur m'envoie du foulas  
 Il ne permettra pas qu'au gouffre je succombe,  
 Il me relevera s'il connoit que je tombe ;  
 Que n'ai je maintenant des ailes comme vous,  
 Pour m'aller reposer à bras de mon époux :  
 Je franchirois les airs, & ma route sacrée  
 Iroit comme le vent vers la Voûte éthérée ;  
 J'attérai quelque peu noble bourgeois descieux  
 Et en volant là haut je vous suivrai des yeux.

SCENE II.

OLIBRE. LUCIE. FULCE. ÉTIE.  
 OLIBRE.

Maintenant que Phœbus la campagne redore  
 Fulce, cours en prison & me ramene encor  
 Reine, qui ne fait cas de moi ni de nos dieux ;  
 Il lui faut préparer des tourmens furieux ;  
 Je songe en mon esprit un genre de supplice  
 Qui sera bien sortable à punir sa malice.

LUCIE.

Étie, obéïssons.

TRAGÉDIE  
OLIBRE.

Toi, Lucie, il te faut  
Les bourreaux avertir qu'ils fassent défaut ;  
Car si elle est encor contraire à mon envie,  
Je veux que ce jour soit le dernier de sa vie.

SCENE III.

FULCE. ENCLASTRE. STE. REINE.

FULCE.

**A**llons enclastre, tôt, vite la prisonniere,  
qu'elle songe à ce coup à son heure dernière  
Dépêchons, prends ces clefs afin de nous ouvrir.

ENCLASTRE.

Est-il vrai qu'on la veut en ce jour faire mourir ?

FULCE.

Oui d'une étrange mort, terrible & très-cruelle.

ENCLASTRE.

C'est dommage de perdre une fille si belle.

FULCE.

Elle se perds soi-même ; il vouloit l'épouser.

ENCLASTRE.

Elle a tort de vouloir ce parti refuser.

FULCE.

Montons la promptement : venez çà pauvre fille,  
Si vous passez ce jour, vous en passerez mille :  
O Dieu ! qu'elle reluit ! que son visage est beau !  
Il est plus éclatant qu'un rayonant flambeau !  
Ses yeux sont des soleils ; ô qu'elle est admirable !  
Que son parlé est doux & sa taille agréable !

ENCLASTRE.

Il y a quelque sort, & crois certainement  
Qu'elle veut déployer ce qu'elle a de charmant  
Pour échaper sa vie.

O fols abominables !  
Si vous voyez en moi des choses admirables,  
C'est un Ange du Ciel, qui au point de minuit  
Par ses divins rayons ce miracle a produit :  
Je ne crains nullement votre cruel Olibre,  
Je lui veux reprocher d'un accent assez libre,  
Qu'il manque de tourmens pour me persécuter,  
car j'en puis plus souffrir qu'il n'en peut inventer.

SCENE IV.

LUCIE. OLIBRE. STE. REINE.

EVANDRE. NICAN.

LUCIE.

**V**oici les boureaux prêts où est la criminelle ?  
Je vois Fulce de loin qui s'en vient avec elle.

OLIBRE.

Pauvre fille, viens çà, dis moi aimes tu mieux,  
Ou tout présentement faire honneur à nos dieux  
Ou bien que tes côtés par douleurs violentes,  
Sentent bientôt l'effet de ces lampes ardentes ?

STE. REINE.

Tyran, ne pense pas que l'horreur de tes feux  
Fassent changer mon cœur, quoiqu'ils soient  
fort affreux :

L'amour de mon Jesus qui embrase mon ame,  
Me fera surmonter cette effroyable flâme :  
Tu peux bien déchirer ce frêle & foible corps ;  
Mais jamais mon esprit ne craindra tes efforts :  
Qu'ils passent à milliers les noirs flots du cocite,  
Je vous mets tous au pis, enrage & te dépîte.

OLIBRE.

Mes boureaux, tempêtez & fracassez de coups  
Cette obstinée ici qui me met en courroux ;

Dépouillez ses habits, déchirez sa chemise,  
Et au dur chevalet que nue elle soit mise,  
Guidez la bien ferrée, & de ces feux ardents  
Brûlez lui les côtés, en sorte qu'au dedans,  
Elle sente l'effort de cette peine dure,  
Et ce que peur valoir une extrême torture.

E V A N D R E.

Nican, approches-toi, la voilà dépouillée,  
Attaches cette corde encor toute souillée  
De son sang purpurin, à ses pieds fermement,  
Et nous verrons un peu si ce nouveau tourment  
Peut en quelque façon ébranler sa constance.

N I C A N.

Elle aura le cœur bon, ainsi comme je pense,  
Si ces feux ne la font bientôt changer d'avis.

E V A N D R E.

Les effets serviront plus que tous les devis;  
Cà, cà, voyons un peu, fillette opiniâtre,  
Si tu seras toujours dans ton humeur folâtre.

S T E. R E I N E.

Éternel, qui jadis trois enfans innocens  
Préservâtes des feux cruels & rougissans (mes  
De l'ardente fournaise, & trois jours dans ces flâ-  
Sûtes bien conserver & leurs corps & leurs âmes,  
Sans cesse bénissant votre St. Nom glorieux,  
Convoquant les vertus de la terre & des Cieux  
A bénir vos bontés, se promenant à l'aise  
Dedans les rouges flots de l'ardente fournaise,  
Et les sortant dehors sans nulle lésion,  
Donnant à leurs haïeux telle punition  
Que pouvoit mériter un si grand maléfice,  
Les faisant rous passer par le même supplice:  
Pitoyable Jesus, mon aimable Sauveur,  
Je ne demande pas une telle faveur;

Mais bien que de ces feux l'extrême véhémence,  
Éloigne les brasiers de ma concupiscence,  
J'ai passé par le feu, Seigneur doux & élément,  
Et vous m'avez conduite au rafraichissement:  
Tyran que gagnes-tu? ni ces feux, ni ces flâmes  
Ne me verront servir tes Idoles infâmes,  
Après tout, pour avoir les deux côtés grillés,  
Les yeux de mon esprit en font mieux défilés.

O L I B R E.

Emplissez une tonne d'une source d'eau vive,  
Pour lui faire sentir la froideur excessive.

S T E. R E I N E.

Envoye, ô fier Tyran, quérir toute la glace  
De l'Ebre & du Srimon, que dedans l'on m'entasse,  
Si mon Jesus le veut, à lui je me conjoins,  
Pour lui je veux souffrir jusques au dernier point.

S C E N E V.

O L I B R E. CHŒUR DU PEUPLE.

O L I B R E.

Q U i auroit jamais cru qu'une simple pucelle  
Eût pu supporter cette peine cruelle!  
Pour moi je ne crois pas qu'elle ait dufes timent;  
Je me douterois bien de quelqu'enchantement:  
elle est cōme le fer qu'à grands coups on martelle,  
ou cōme l'ord'Ophir qu'on met dans la coupelle;  
L'un s'endurcit plus fort, l'autre y devient plus  
beau.

Mes yeux me trompez-vous en ce cas nouveau?  
J'ai conduit, généreux de toutes les manières,  
Mes hautes légions, mes escadres guerrières,  
Dès le lit de l'aurore où leve le Soleil,  
Jusques dans les lieux où il fait son sommeil,  
Où tous ceux qui vouloient me faire résistance,

Je les ai dissipés & mis en décadence ;  
 Mais cette opiniâtre au milieu des tourmens,  
 Résiste aux fouets, au fer & aux feux véhémens,  
 J'ajoute ici de plus ce genre de supplice,  
 Je verrai si cette eau lavera sa malice ;  
 Sinon je lui ferai la trame découper,  
 Et a rouges bouillons tout son sang épancher,  
 Pour l'offrir à nos dieux & pour les satisfaire  
 De l'orgueilleux mépris de cette téméraire.

## CHŒUR DU PEUPLE.

Que fera ce cruel ? sa peine est inutile  
 De vouloir inventer  
 Tant & tant de tourmens pour cette pauvre fille  
 De maux accablant,  
 Ce beau sang virginal qui découle par terre  
 Nous attire des pleurs ;  
 Et le fer violent qui la presse & la serre,  
 Souffrant tant de douleurs,  
 Qu'a servi tout cela ? sinon doubler sa force  
 Pour vaincre ses efforts :  
 C'est en vain, c'est en vain que ce cruel s'efforce  
 De tourmenter son corps ;  
 A tant de cruautés sa belle ame résiste  
 Comme le Diamant ;  
 Car plus il la tourmente & plus elle persiste  
 A souffrir doublement :  
 d'endurer pour son dieu sont ses grandes délices :  
 Elle trouve les coups  
 Rigoureux, & les traits des plus cruels supplices,  
 Très-suaves & très-doux :  
 Triomphez constamment généreuse Guerrière,  
 Des tourmens furieux ;  
 Si-tôt que vous aurez fourni votre carrière,  
 Vous vivrez dans les Cieux.

ACTE V.

## SCENE I.

EVANDRE STE. REINE.

EVANDRE. (des

**L**iez lui les deux pieds & les mains de ces cor-  
 STE. REINE.  
 Seigneur, souvenez vous de vos miséricordes.

EVANDRE.

La cuve est pleine d'eau, çà plongeons la dedans,  
 Elle lui fera pis que les brasiers ardens ;  
 Nican empoignes-la, pouffons-la tout à l'heure  
 Dans ce frais lavatoire, il faudra qu'elle y meure.

STE. REINE dans l'eau.

O divin Créateur de la terre & des Cieux,  
 Sur votre humble servante ! hélas jetez les yeux ;  
 Puisque ce fort lien si rigoureux m'enlace,  
 Que je ne puis lever mes mains vers votre face :  
 Droits es monts écartés j'éleve mes regards,  
 Je suis de ces chaîneux ceiste de toutes parts ;  
 Pour rompre ces cordeaux force me soit donnée ;  
 De tous, sinon de vous, je suis abandonnée :  
 Qu'un miracle soit fait pour délivrer d'erreurs  
 Ces pauvres abusés qui se baignent de pleurs,  
 De la pitié qu'ils ont d'admirer ma souffrance :  
 Vous le voulez, mon Dieu, ô infinie puissance !  
 Les cordeaux sont rompus, je suis en liberté,  
 L'eau change sa froidure en chaude humidité,  
 Tout ainsi qu'au printems l'agréable rosée,  
 D'une percluse humeur rend la terre arrosée,  
 Quand l'Aurore commence à découvrir le jour,

Et qu'elle fait entrer toutes choses en amour :  
 O Pere, Roi des Rois, mon cœur, ma doucessâme  
 Le torrent a passé par dessus ma pauvre ame :  
 Vous m'avez beau plonger exécrables boureaux  
 Vous perdrez votre tems; regardez vos cordeaux  
 Entierement brisés; craignez-vous point canailles  
 Que la terre qui tremble en ses creuses entrailles  
 Ne vous abîme tous comme elle fit jadis  
 Choré & ses supôts qui vouloient, trop hardis,  
 Avoir la dignité de Princes de l'Eglise,  
 Que le Dieu tout puissant du haut Ciel autorise  
 Je sens dessus mon chef je ne fais quoi qui luit ;  
 C'est l'Ange Colombin que j'ai vû cette nuit :  
 Il porte dans son bec une riche Couronne ;  
 Et comme un clair Soleil à mes yeux il rayonne.

## SCENE II.

L'ANGE. STE. REINE. CHŒUR  
 DU PEUPLE.

L'ANGE *en forme de Colombe présente une  
 Couronne à Sainte Reine.*

**O** Reine par effet beaucoup plus que de nom  
 Voici le beau présent, l'ineestimable don,  
 Le précieux chapeau de triomphe & de gloire,  
 Dont votre cher époux, après votre victoire  
 Ornera votre chef; voici le juste prix  
 Que vous posséderez en son sacré pourpris:  
 Venez Vierge, venez dedans ce beau paterre,  
 Exempt de tout frimats, de foudre & de tonerre:  
 C'est celui qui jouit d'un éternel printems,  
 Où la fiere Atropos n'a l'empire du tems;  
 N'ont point d'autorité qui soit considérée,  
 Les extrêmes rigueurs du froidureux Borée:

Les chagrins, les foucis n'ont pouvoir en ce lieu:  
 C'est où l'on effuyra les larmes de vos yeux:  
 Vous avez enduré de très-cruelles peines, (nés;  
 Vous épuisez pour Dieu tout le sang de vos veis  
 Mais ce divin Amant vous recompensera  
 D'un loyer infini qui toujours durera.

STE. REINE.

O amour / ô bonté / ô douceur ineffable!  
 Que vous avez de soin pour une misérable!  
 Las / si vous me donnez un peu d'affliction,  
 J'ai mille fois autant de consolation:  
 Ce sera donc bientôt, Ambassadeur fidele,  
 Que mon esprit quittant la dépouille mortelle  
 De ce débile corps, pointera dans les Cieux  
 Pour vous y contempler, cher époux glorieux?  
 Bel esprit qu'il me tarde & que l'heure me presse  
 Que j'aurai de plaisir, que j'aurai de liesse,  
 De voir à découvert mon adorable Époux,  
 Devant lui tous les Sts fléchissent les genoux,  
 Qui est leur doux objet & qui les rassasie  
 De ses divins Nectars & de son ambrosie!

CHŒUR DU PEUPLE.

Quel spectacle est-ce ici! que le Dieu des Chré-  
 tiens,  
 Est un Dieu admirable & qu'il aime les siens!  
 Ces bourreaux étonnés ne savent plus que faire:  
 Quittons l'Idolâtrie, & craignons la colere  
 De ce Dieu tout puissant, pitoyable & benin,  
 Qui pour nous a goûté de la mort le venin;  
 Faisons nous baptiser & vivons en sa crainte,  
 Gardons sa Ste. Loi dans nos ames empreinte;  
 Considérons la Vierge au sortir de cette eau,  
 Son corps est lumineux comme un luisant flam-  
 beau!

Del'Ange les discours sont de parfaits Oracles,  
 Il n'appartient qu'à Dieu de faire des Miracles:  
 L'ombrage doit céder à la réalité:  
 Le mensonge aparent à l'âlme vérité.

## SCENE III.

OLIBRE. STE. REINE.

CHŒUR DU PEUPLE.

O L I B R E.

**O** Manoirs ! ô fureurs ! ô désespoir ! ô rage !  
 Ne vengerai-je pas ce désastreux outrage ?  
 Elle ébranle ce peuple par ces subtils liens,  
 Je crains qu'il n'en arrive autant à tous les miens:  
 Si je ne fais mourir cette fine Médée,  
 Elle les perdra tous par une fausse idée:  
 Qu'on la jette soudain hors de cette Cité,  
 qu'au penchant de ce mont comme elle a mérité  
 le chef lui soit tranché: c'est un trop doux supplice  
 Qui ne se trouve pas conforme à sa malice:  
 Mais qu'on! que voulez-vous? faut s'en débarasser  
 Puisqu'elle pervertit & tâche d'attraper  
 Dans ses gluons pipeux tout le simple vulgaire,  
 A quel prix que ce soit il nous en faut defaire.

S T E. R E I N E.

D'une si douce mort, Mr. je vous rends graces,  
 Je verrai aujourd'hui mon Sauveur face à face:  
 O jour très-désirable, ô jour, bienheureux jour,  
 Qui me fera goûter le fruit de mon amour!  
 Jour qui me conduira à l'objet ineffable!  
 Qui m'offre, libéral, sa gloire perdurable!  
 Sus, tôt mon ame, allons courons d'un pas léger  
 Cherchons mon bien-aimé, ne craignons le  
 danger;

Le cœur qui sans cesse bat dedans ma poitrine,  
 N'aura point de repos, beauté toute divine,  
 Qu'il ne soit tout à vous: dépêchez-vous,  
 Bourreaux,

Faites ce qu'on vous dit, que vos palais sont beaux!  
 Qu'ils sont doux & charmans! ô qu'ils sont  
 désirables!

Quand verai-je mon Dieu en ces lieux délectables?  
 Sera-ce pas bientôt, Bourreaux, êtes-vous prêts?  
 Monsieur entend qu'en bref on suive ses arrêts:  
 Chere Patrie, au moins, Peuple je vous conjure  
 De mettre, s'il vous plaît, ordre à ma sépulture  
 Suivez, mes chers amis, la Loi de Jesus Christ,  
 Qu'elle soit à jamais gravée dans votre esprit:  
 Croyez moi, de bon cœur, ô ma chere Patrie!  
 Délaissez les faux Dieux, quittez l'Idolâtrie,  
 Servez, servez celui qui regne dans les Cieux,  
 Qui doit juger les bons & les malicieux,  
 Faisant vivre les uns en l'éternelle gloire,  
 Et les autres brûler en la spelonge noire.

CHŒUR DU PEUPLE.

Nous sommes bien ici huit cens tous résolus,  
 D'être présentement du nombre des Élus  
 De votre bien-aimé. & quand à l'heure même,  
 Il nous faudroit souffrir une mort plus qu'extrême  
 Nous confessons tout haut qu'il est l'unique Dieu  
 Seul digne d'être aimé & servi en tous lieux:  
 Nous ne craignons les fers, les tourmens ni  
 les flâmes,  
 S'il nous faut comme vous, pour lui donner  
 nos ames,  
 S'il est besoin, nos cols nous tendrons de bon cœur  
 Sous les coups foudroyans d'un glaive meurtrifieur  
 Tout autant que nos corps auront de sang à rendre

Pour ce Dieu tout-puissant nous le voulons  
répandre.

STE. REINE.

Messieurs, que j'ai de joie & de contentement,  
De vous voir préparés à suivre mon Amant,  
Je mourrai désormais mille fois plus contente:  
Voici qu'à cet effet le Bourreau se présente.

SCENE IV.

SAINTE REINE EVANDRE.

STE. REINE.

**P**Arles à moi cher Evandre: est ce ici où j'allois  
Abandonner ce corps?

EVANDRE.

Pucelle, tu le vois,  
C'est dessus ce billot que ta tête méchante  
Doit être mise à bas par ma lame tranchante.

STE. REINE.

De grâce, accordez-moi qu'à ce dernier effort  
J'implore mon Jesus, mon aide & mon confort.

EVANDRE.

Prie tant que tu voudras, mais vaine est ta de-  
mande;

Car il faut accomplir ce que le Roi commande.

STE. REINE.

O Dieu, divin Soleil, qui étant sur la Croix,  
Devant que d'éclipser, d'une mourante voix,  
Fîtes à votre Pere une ardente priere:  
Ne détournez, hélas! votre face en arriere  
De mon humble Oraison, pardonnez, mon  
Sauveur,

Premier à ce Bourreau, qui me fait la faveur,  
Par son glaive affilé de m'ôter de ce monde,

Pour

Pour m'envoyer au Ciel où tout bonheur abonde  
Et quoi qu'il ait de coups brisé mon pauvre corps  
L'affligeant de suplices & dedans & dehors,  
En lui faisant souffrir tant de peines amères:  
Pardonnez au Tyran qui dedans ses coleres  
M'a causé tous ces maux; enfin, pardon à tous;  
Ne les châtiez pas selon votre courroux:  
Tirez les des erreurs & de l'Idolâtrie:  
Je vous supplie aussi pour ma chere Patrie;  
Faites que votre Foi fleurisse dans l'Auxois:  
Que tout ce peuple ici vive dessous vos Loix;  
Enfin que du couchant jusqu'au lit de l'aurore,  
chacun d'un même cœur vous aime & vous adore;  
Je vous supplie aussi, ô mon doux Jesus-Christ,  
Qu'entre vos bras ayez mon langoureux esprit;  
Il faut que je te baise, ô flamboyante lame,  
Forgée tout exprès pour bienheurer mon ame!  
Adieu chers assistans, adieu bourreaux, adieu,  
Je m'en vais dans le Ciel & vous laisse en ce lieu.

EVANDRE.

Madame, permettez que les yeux je vous bande.

STE. REINE.

Fais, afin que bientôt à mon Dieu je me rende;  
Pour ta commodité je me mets à genoux,  
Je trouve pour Jesus ce martyr bien doux.

SCENE V.

LES ANGES qui emportent visiblement son  
ame au Ciel. CHŒUR DU PEUPLE.

LES ANGES.

**A**Prochez-vous belle ame, & venez dans les  
Cieux,  
Pour jouir à souhait des biens délicieux,

E

Que votre cher époux vous prépare lui-même ;  
 Il veut vous couronner d'un riche Diadème,  
 Qui est tout entouré de lauriers toujours verts,  
 & d'une palme enfin qui ne craint les hyvers :  
 Dans le Sang de l'Agneau votre Étole est lavée ;  
 Aussi c'est pour le Ciel qu'il vous a réservée,  
 C'est là qu'il effuya les larmes de vos yeux ;  
 C'est là qu'il vous fera mille dons précieux ;  
 C'est là où ce bon Dieu les ames raffasie  
 De ses divins Nectars & de son Ambroisie :  
 C'est là où votre esprit nageant dans les plaisirs,  
 Ravi, enfantera mille amoureux desirs ;  
 C'est là où vous aurez une éminente place,  
 Pour chanter avec nous son loz devant sa face,  
 D'une Ste. chanson, qui point ne cessera,  
 Louant celui qui est, qui fut & qui sera.

## CHŒUR DU PEUPLE.

O que cette musique a charmé nos oreilles !  
 que nos sens sont remplis d'agréables merveilles !  
 Que ces Anges sont beaux, brillans & radieux,  
 Et qu'il fait beau les voir porter dans les cieux  
 L'esprit de cette Vierge ! ô Sauveur admirable !  
 Qu'à l'endroit de vos Sts. vous êtes favorable !  
 Qu'il fait bon vous servir, & que l'homme est  
 heureux,  
 Qui tâche à vous complaire : ô cas miraculeux !  
 Ce beau chef palpitant & sautant dans la plaine,  
 Verse un ruisseau de sang qui se change en Fon-  
 taine !

O quel étonnement ! ô prodige nouveau !  
 Les pauvres affligés qui boivent de cette eau,  
 Sont à l'instant guéris ; ô merveille féconde !  
 Ceux qui se vont baigner au cristal de cette onde  
 Recouvrent la santé ; les aveugles & boiteux ,

Hydropiques, fourdeaux, graveleux & goûteux,  
 Membres demi pourtis, corrompus, misérables,  
 Et mille autres langueurs par ces eaux sont cura-  
 bles :

Ayons donc le souci d'inhumér ce beau corps ;  
 Qu'il ne soit pas traité comme les autres morts :  
 Il le faut embaumer d'herbes aromatiques,  
 Conservant chèrement ses précieuses Reliques :  
 Dieu ne veut que les corps de ses Sts. glorieux,  
 Dans la corruption demeurent odieux :  
 Il veut qu'on les respecte, il veut qu'on les ré-  
 vere,

Et qu'en ce monde ici leurs membres on vénère :  
 Vierge, qui maintenant auprès de votre Époux,  
 Avez tant de pouvoir, ayez pitié de nous,  
 Faites qu'avec vous, & les esprits fideles,  
 Nous soyons jouissans des clartés éternelles.

F I N.





A l'Empereur fut menée,  
Et à l'instant condamnée.



SONNET  
SUR LA MIRACULEUSE  
SAINTE REINE  
VIERGE ET MARTYRE.

Venez de toutes parts, peuples dévotieux,  
Monarque qui avez puissance souveraine  
Dans Alyse, pour voir le corps de Ste. Reine,  
Des Saintes & des Saints le plus miraculeux.

Le sourd & le muet, l'aveugle & le boiteux,  
Aussi tôt qu'ils ont bû des eaux de la Fontaine,  
Recouvrent la santé & guérissent sans peine,  
Les démons sont chassés & nets sont les lépreux.

Depuis près de mille ans sur la terre & sur l'onde,  
Des lieux plus retirés qui soient dedans le monde  
Les Princes & les Rois s'estiment trop heureux  
D'offrir à cette Ste. leur Sceptre & leur cour ône,  
De baiser ses liens, de lui faire des vœux,  
Mille & mille présens leur Royale main donne.





*On la met avec sa chaine,  
D'ins une Cuve d'eau pleine.*



### Oraison A Sainte Reine.

**V**ierge Ste. & invincible Martyre, qui avez été un Lys de pureté & d'innocence dans les sombres vallées du Paganisme, une rose vermeille parmi les piquantes épines d'un rigoureux martyre, & une grenade couronnée dans toutes les actions de votre vie; je vous regarde maintenant dans les dernières agonies de votre mort, comme cette Immortelle qui ne flétrit jamais, & qui est le vrai symbole de votre persévérance jusqu'à la mort dans le service & l'amour de votre divin Époux. Et comme vous n'avez point eu à votre mort de désir plus pressant que de lui acquérir des cœurs qui le servissent fidèlement, présentez lui le mien s'il vous plaît, puisque je le voue dès à présent à son service; mais soyez ma caution auprès de lui, & usant du pouvoir que vos mérites vous ont acquis, obtenez-moi cette persévérance finale qui vous a rendu Ste. & qui me rendra bienheureux. Ainsi soit-il.

### Salutation A Ste. Reine.

**J**e vous salue, Reine, prévenue de la grace du St. Esprit dès vos plus tendres années; soyez bénie entre les Filles qui ont consacré à Dieu leur Virginité, & béni soit pour jamais votre cher Epoux JESUS.

Ste. Reine Patronne des affligés, priez pour nous, maintenant & à l'heure de notre mort.

Ainsi soit-il.

F I N.

70  
EXTRAIT DE LA PERMISSION.

**L**OUIS, par la grace de Dieu roi de France & de Navarre: A nos amez & féaux Confeillers les Gens tenant nos Cours de Parlemens, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris Baillifs, Sénéchaux leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT: Notre bien aimé Pierre Garnier, Imprimeur-Libraire à Troyes, nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de permission pour l'impression de plusieurs Livres inutilés: *Noels ou Cantiques spirituels sur la Naissance de J. C. Les Conquêtes du grand Charlemagne. Histoire de la belle Heleine. Histoire de Jean de Paris. La vie du fameux Gargantuas. La Tragédie de Sainie Reine. &c.* Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer lesd. Livres ci dessus spécifiés, en tel volume, forme, marges, caractères, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la présente permission: Faisons défense à tous Imprimeur, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: A la charge que ces présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, &c. Car tel est notre plaisir.

Donné à Versailles le 19 jour de Mai, l'an de grace 1738.  
Et de notre Regne le vingt-quatre.

Par le roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

*Régistré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N<sup>o</sup>. 56. fol. 57. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 9. Septembre 1739.*

Signé, P. A. LE MERCIER, Syndic.

